

C.6-12. Éléments de rhétorique

Emplacement:

6. Cours de 1990 à 1993

6.1. Éléments de philosophie de la pensée et de méthodologie, 1990-1991, (EDM1-EDM71, 97 p.)

6.2. Éléments d'harmologie 1990-1991, (EH72-EH201, 157 p.)

6.3. Éléments de logique, 1990-1991 (EL202-EL321, 351 p.)

6.4. Éléments de méthodologie, 1990-1991 (EM322-EM363, 334 p.)

6.5. Éléments du platonisme, 1991-1992 (EP1-EP117, 147 p.)

6.6. Éléments de psychologie platonicienne, 91-92, (EP1-EPS114, 150 p.)

6.7. Éléments de rhétorique, 1991-1992 (ER1-ER300, 356 p.)

6.8. Cosmologie de Soloviev, 1991-1992 (SK1-SK65, 78 p.)

6.9. Théologie apocalyptique, 1992-1993 (AT1-AT71, 79 p.)

6.10. La guérison d'un homme né aveugle, 1992-1993 (GB1-GB85, 104 p.)

6.11. Éléments de la pensée, 1992-1993 (logique) (ED1-ED79, 91 p.)

6.12. Éléments de rhétorique, 1992-1993 (R1-R61, 70 p.)

6.13. Éléments de philosophie de la culture, 1992-1993 (CF1-CF84, 92 p.)

Remarque: Ce cours utilise un interlignage plus large que le texte du cours original. Par conséquent, les références de l'ancienne version ne correspondent pas à la pagination actuelle de Word. C'est pourquoi la pagination originale est systématiquement affichée avec les lettres « ER », qui signifient « Élément-s Rhétorique » et correspondent à l'ancien numéro de page.

Introduction : La culture s'intéresse aux valeurs que l'on souhaite atteindre. Nous nous évaluons, ainsi que les autres, par rapport à ces idéaux. Ceci présuppose une certaine compréhension de ces valeurs. La culturologie est donc toujours sociologique. Or, il apparaît clairement que les valeurs façonnent l'âme elle-même, comme l'affirmait Platon, à la suite de Socrate. Ainsi, l'étude de la culture est invariablement psychologique. Une structure tripartite se cache ici : l'individu, le groupe (ou la communauté) et la culture. – L'étude de ces trois dimensions intimement liées est au cœur de ce cours en douze chapitres.

Contenu : Cliquez sur le texte que vous souhaitez lire.

C.6-12b. Éléments de rhétorique	0
13 échantillons suivent maintenant	1

1. rhétorique (1)	1
2. Lavage de cerveau marxiste-léniniste (02/07)	2
3. Réhabilitation communiste des prisonniers de guerre. (07/08)	8
4. Groupes occidentaux. (09/14).	10
5. Groupes occidentaux (précisions) (15/17)	17
6. Groupes occidentaux (précisions) (18/21)	21
7. Groupes occidentaux : (précisions) (22/25)	25
8. Groupes Bhagwan (26/35)	30
9. le groupe mythologique (36/40)	41
10. Le groupe mythologique (explication) (41/43)	46
11. Modèle ethno-religieux de la dynamique de groupe (44/48)	50
12. Zombification (49/57)	55
13. Dynamique des groupes bibliques (58/61)	66
14. Sommaire et remarques finales (62)	70

ER1

Treize échantillons suivront prochainement.

1. rhétorique (1)

La « culture » englobe — si l'on s'en tient à la définition qu'en donnent J. van Doorn et C. Lammers, **Moderne sociologie (Een systeem inleiding)**, Utr./Antw., 1976 ; 2, 105-140 (Culturele elementen)* — les valeurs (oc., 118). Ces valeurs jouent un rôle existentiel en tant que fins : on aspire à les réaliser. Elles revêtent également le rôle de normes (oc., 112) : nous nous jugeons et évaluons autrui à l'aune de ces valeurs et nous y voyons une règle de conduite. Parallèlement, ces valeurs sont des idéaux : elles suscitent des attentes (oc., 115).

Conclusion. -- Voici donc une définition axiologique de la « culture » (« axia » : en grec ancien, signifie « valeur »).

Rhétorique

La rhétorique, au sens strict, est l'étude de la maîtrise du langage. Or, une personne maîtrisant une langue cherche à établir une compréhension mutuelle (aspect fondamental de la rhétorique) : elle souhaite convaincre son interlocuteur ou son auditoire de ses convictions ou de ce qu'elle veut transmettre (un message). Les valeurs y jouent un rôle primordial. De ce fait, la maîtrise du langage et l'établissement d'une compréhension mutuelle sont toujours empreints de culture.

Nous allons maintenant examiner cet aspect. Pour ce faire, nous nous appuierons principalement sur une brochure intitulée « *Formation à la sensibilité* » (*Leven en Actie* , Gand, s.d.). Cette prise de position a suscité des réactions mitigées car elle adopte une perspective catholique traditionnelle, mais cela n'enlève rien à la validité des informations qu'elle contient.

Deux sciences humaines fondamentales.

« L'entraînement à la sensibilité » consiste en « la pratique de la perception des situations à forte valeur ajoutée ». – Une telle chose comporte naturellement des présuppositions (platoniciennes : « hypothèses »).

Le premier facteur est la dynamique de groupe. Les individus s'imprègnent de (nouvelles) valeurs sans idées préconçues apparentes (« apparemment » : car nul ne peut désirer quoi que ce soit sans désirer une ou plusieurs valeurs). Toute cette « dynamique » (mouvement de la pensée et, surtout, du sentiment) provient du groupe de personnes réunies dans une démarche de recherche.

La seconde prémisse est appelée analyse institutionnelle. Dans la recherche d'un sens des valeurs, on remet en question la solidité de la société établie (notamment de ses institutions politiques et autres) de la manière la plus radicale possible. C'est ce qu'on appelle aussi la « critique sociale ». – Voici la double hypothèse principale de la pratique des valeurs.

ER2

2. Lavage de cerveau marxiste-léniniste (02/07)

Lorsque nous abordons ce sujet, il ne s'agit pas d'exercer une « critique » – une critique de plus – d'un système de coexistence qui, surtout depuis les réformes de Gorbatchev vers 1985, révèle de plus en plus ses failles. Il s'agit plutôt d'examiner la structure de l'influence exercée sur la perception des valeurs. Autrement dit, d'en disséquer la rhétorique.

Configuration de base.

Lénine – Vladimir Ilitch Oulianov, dit « Lénine » (1870-1924), fondateur du marxisme-léninisme et figure de proue de la Révolution d'Octobre 1917 – a défini le marxisme, qu'il a profondément remanié, comme la synthèse de trois rationalismes occidentaux – ou « occidentalistes » – à savoir l'économie anglaise et la Révolution socialiste française, tous deux conçus systématiquement dans le cadre de la dialectique allemande (à comprendre : la philosophie des mouvements historiques). Nous supposons une connaissance minimale du marxisme.

Léon Trotsky (1879/1940).

Trotsky, d'abord allié de *Lénine*, devint l'opposant de Staline en 1924 ; il fut assassiné au Mexique. – Dans son ouvrage ** Littérature et révolution **, *Paris*, 1964, il aborde le problème du « changement de système » (à comprendre : le changement de mentalité) . – C. Callens, dans **Le rôle de l'information et de l'art dans la société **, dit ce qui suit à ce sujet.

Trotsky constate un fait : le peuple russe reste attaché à l'Église orthodoxe. « Malgré le fait que la foi soit presque inexistante », dit-il. – Ici, Callens fait référence à *Émile Male, L'art religieux du XIII^e siècle en France* (1899).

Male affirme : « On ne va pas à l'église par piété ! Non : une église est un lieu lumineux et beau ; il y a beaucoup de monde ; les hymnes sont agréables à écouter. L'église offre des choses attrayantes qu'on ne trouve ni à l'atelier, ni en famille, ni dans la rue. Par son cadre, l'église agit sur les sens – la vue, l'ouïe, l'odorat (pensez à l'encens) – et sur l'imagination. »

Note : Inconsciemment, Male dépeint ainsi un rassemblement religieux comme un « groupe » : chef(s) - le(s) prêtre(s) - participants, la pratique de valeurs dans un cadre préfabriqué (le bâtiment de l'église), un spectacle qui séduit.

Trotsky : se limiter à la critique de la religion est insuffisant : il faut remplacer ce que l'Église offre « par de nouvelles formes de vie, de nouvelles formes de loisirs, de nouvelles performances qui élèvent la culture à un niveau supérieur ». — Une devise qui revient régulièrement chez tous les révolutionnaires.

ER3

Trotsky considère le cinéma comme le substitut ultime, capable de présenter sur grand écran des scènes bien plus captivantes que celles que l'Église peut offrir.

Conclusion . – Gardez bien cela à l'esprit dans la suite.

Le changement de système marxiste-léniniste.

Le terme « système » désigne, dialectiquement, la totalité. Ici, il s'agit avant tout de la totalité de la culture, et plus précisément de l'idéologie. L'« idéologie », au sens marxiste, correspond à la « superstructure » en termes d'idées. La sous-structure – l'infrastructure, la base – est l'économie, une

économie que Marx et ses contemporains considèrent comme déterminante pour la mentalité humaine. Un ouvrier industriel a un rôle différent de celui de son employeur dans le processus de production. Conséquence : ses idées reflètent sa situation économique.

rue de la bibliothèque :

-- W. Fairburn, *L'utopie enchaînée* (1931);

-- H. et B. Overstreet, *Le rideau de fer*.

Ces deux ouvrages abordent la question du changement de mentalité au sein du collectivisme. Les Overstreet affirment : « L'individu n'a pas de véritable vie en dehors des collectifs auxquels il appartient. Où qu'il se trouve, le collectif peut, à tout moment et sans prévenir, mettre en péril son avenir. » – Ceci est désormais expliqué.

1.1. Critique de groupe.

Rejet de la responsabilité. – L'avenir est compromis par « un ami » qui fait également partie du groupe. Plus précisément : cet « ami » l'accuse, au sein du « groupe », de s'écarter du comportement approuvé par le groupe – toujours ce « groupe ».

1.2. Séparation (boxe).

À partir de ce moment, l'individu en question se retrouve isolé au sein du groupe. Il ne peut plus compter sur le soutien de ses « amis ». « Ainsi, l'un des rituels les plus étranges, voire les plus pervers et destructeurs jamais conçus, a été forgé » (Overstreet).

2.1. Autocritique.

Une fois accusé, il ne faut pas se défendre. La seule issue est l'autocritique : il faut avant tout accepter la validité de la critique collective.

ER4

Digression.

Comparez la structure de la « critique de groupe/autocritique » (nous y reviendrons) avec ce que *la Bible*, *Matthieu 18:15-18*, révèle concernant une structure analogue : « Si ton frère s'égare, va le trouver et rappelle-lui en privé ce qu'il doit faire. S'il t'écoute, tu l'as gagné à la raison. S'il ne t'écoute pas, prends alors un ou deux autres frères, selon la règle : “Dans toute affaire, le jugement se fonde sur la déposition de deux ou trois témoins” (*Deutéronome 19:15*). S'il ne les écoute pas non plus, remets l'affaire à la communauté

(l'Église). S'il n'écoute même pas la communauté (l'Église), qu'il soit pour toi comme un païen ou un publicain. »

Note -- Comme le dit *La Bible de Jérusalem*, Paris, 197B, 1440 :

a. Il s'agit d'un écart grave ayant une importance publique ;

b. l'« ecclesia », la communauté ou « église » est le rassemblement des « frères » (à comprendre : les croyants) ;

c. les Juifs pieux voyaient chez les Gentils et chez les collecteurs d'impôts (collecteurs d'impôts au service de dirigeants étrangers) des « impurs » (êtres à éviter), --ce qui indique que Jésus s'adapte simplement au langage de la communauté.

Explication .

Il est important de noter qu'il existe une analogie, une identité partielle, entre le modèle biblique et le modèle marxiste-léniniste. Malgré toutes les similitudes, une différence fondamentale subsiste (ici, le message biblique du salut, là, le message léniniste-marxiste du salut). Mais il n'en reste pas moins que la structure (déviation, réprimande, choix entraînant la réintégration ou l'exclusion) est, abstraitement parlant, la même. La raison en est claire : tout objectif de groupe est compromis dès lors qu'au moins un membre du groupe s'en écarte, ce qui oblige le groupe à juger.

Prenons l'exemple d'une classe où quelques élèves, par leur comportement, compromettent clairement les objectifs pédagogiques (et ceux de l'enseignant). Dans ce cas, l'enseignant et les élèves sont contraints de prendre position, notamment dans un système scolaire marxiste-léniniste ou tout autre système « autoritaire ». Si l'objectif affiché (l'idéal) a une quelconque valeur et doit servir de norme, il n'y a pas d'autre solution. La « culture » exige une telle prise de position, et plus précisément de la part du groupe tenu pour responsable collectivement. Autrement, le groupe perd sa raison d'être.

ER5

Analyse philosophique.

La philosophie, au sens traditionnel du terme, est avant tout une ontologie (l'étude de la réalité). – Concernant les valeurs qu'un groupe érige en normes de comportement et désigne comme objectifs, la question se pose : « Ces valeurs sont-elles réellement réelles ? » Autrement dit : ne sont-elles pas des valeurs illusoires ?

Cela place la question au premier plan : « Qu'est-ce qui est véritablement réel ? » (Pensons à l'« ontos on » de Platon, le réel véritable, sur lequel se concentrait sa « theoria », c'est-à-dire son analyse philosophique). Autrement dit, « Qu'est-ce qui n'est qu'une réalité apparente ? » Traditionnellement, on résume cela en disant que Platon accordait la priorité à la fois à l'être (tout ce qui est véritablement réel) et au bien (tout ce qui est véritablement précieux) dans son œuvre philosophique.

Note : La crise du système soviétique, par exemple, de 1985 à fin 1991, a démontré qu'au moins une partie des valeurs prônées par le marxisme-léninisme n'étaient que des valeurs illusoires : malgré tous les efforts possibles, « le système » n'est pas parvenu à mettre les biens et services souhaités sur le marché économique (contrairement aux systèmes « capitalistes » tant décriés).

En d'autres termes : sur le plan purement économique, le système soviétique a démontré sa faiblesse. Ce qui révèle une erreur dans le postulat de départ et dans les objectifs qui en découlent.

Conclusion : le système a prouvé son caractère illusoire, du moins sur le plan purement économique. Sans parler des autres domaines. Après soixante-dix ans d'expérimentation d'une formule socialiste, la population restait sceptique quant aux résultats de la culture soviétique.

2.2. Le socialisme collectiviste.

Dans tous les pays communistes du monde, les rituels de contrôle brièvement décrits ci-dessus jouent un rôle. De ce fait, chaque membre d'un collectif, grand ou petit, du magasin d'État au parti, sait qu'il peut être interrogé. Car, en définitive, cette surveillance étroite de chacun instaure un système autoritaire.

L'homme collectif ou l'homme de masse. – Aux yeux des Occidentaux, cela apparaît comme la création d'un « homme collectif ». En effet, par cette méthode, le déviant – qualifié de « réactionnaire », d'« individualiste » ou de « dissident » – est repéré et isolé, et la place accordée à l'individu est très réduite : les « droits de l'homme » (comprendre : les droits de l'individu) sont minimisés.

Un témoignage.

Mao Zedong (anciennement « Mao Tsé-toung » ; 1893/1976 ; poète-écrivain, chef de la République populaire de Chine 1954/1959, 1968/1976), connu pour son « *Petit Livre rouge* », écrit : « Nous possédons la redoutable arme marxiste-léniniste, à savoir la critique et l'autocritique.

Une caractéristique du parti

La pratique consciencieuse de l'autocritique est une caractéristique qui distingue notre parti de tous les autres.

Le mode de vie démocratique du peuple.

« Surtout parce que l'autocritique permet de maintenir notre travail régulier, bien organisé et maîtrisé. Car, de plus, l'autocritique enclenche un processus de perfectionnement qui développe un style « démocratique ». » — Voilà pour les propos du « grand timonier » (surnom de Mao Zedong), mot pour mot.

L'humiliation systématique de l'individu.

Dans les offices catholiques, la messe commence par la confession des péchés (autrefois, le pasteur tonnait sur la culpabilité des fidèles, présents et absents). Dans les milieux puritains (calvinistes), la profonde culpabilité, sur laquelle Luther, fervent défenseur de la Bible, insistait tant, est centrale.

Pourtant, ils ne sont jamais allés jusqu'à l'auto-humiliation collective. Après tout, la « règle d'or » des systèmes collectifs stipule que le déviant ne peut réintégrer « le groupe » que s'il s'est suffisamment humilié.

Remarque : Certains enseignants appliquent une méthode analogue : un élève « déviant » est, par exemple, ridiculisé par l'enseignant lui-même avec sarcasme. Si l'élève humilié se soumet suffisamment et garde le silence, alors seulement il est réintégré au « groupe ».

Lavage de cerveau.

Selon le Dr L. Freedom, dans son ouvrage « *Lavage de cerveau* », la « confession » est une « purification » psychologique et humaine ! D'après lui, cela expliquerait l'importance accordée par les communistes à ce qu'ils appellent eux-mêmes « l'autocritique et la critique mutuelle », dont le cadre est invariablement le groupe.

Freedom évoque ici la structure (freudienne) « résistance/transfert/contre-transfert », dont la pratique clinique bien connue de « libre association »

représente l'essence même. – La « résistance » disparaît car l'individu, dans la mesure où il souhaite se défendre, est « démantelé » (pour reprendre un terme derridien actuel, « déconstruit »).

ER7

3. Réhabilitation communiste des prisonniers de guerre. (07/08)

Nous nous adonnons à la rhétorique : la question se pose de savoir comment les communistes « convainquent » les prisonniers de guerre, grâce à leur propre maîtrise linguistique, de l'injustice du capitalisme et de sa valeur illusoire.

Bibl. st. : Eugene Kinkead, *Dans toutes les guerres sauf une* . – Pendant la guerre de Corée (1950-1953), les autorités chinoises appliquèrent aux prisonniers de guerre américains une forme communiste de « sensibilisation » connue sous le nom de lavage de cerveau. Non pas les techniques de torture traditionnelles – policières ou militaires –, mais plutôt l'autocritique et la critique de groupe comme méthode de persuasion pour les amener à adopter un modèle culturel différent.

1. -- Mouton noir.

Immédiatement après leur capture, les Américains furent divisés en groupes dissidents. Quiconque était perçu comme « réactionnaire » (« individualiste », « dissident ») subissait un traitement sévère. Ils devenaient les « brebis galeuses ».

2.-- Participation.

L'objectif était la « participation ». Chaque prisonnier devait faire preuve de « participation » par le biais d'aveux collectifs. Aucun groupe n'était autorisé à manger tant que tous ses membres n'avaient pas participé à l'aveu d'un élément constitutif de culpabilité, ou encore... n'avaient pas formulé de remarque critique à l'encontre d'un autre membre.

Conséquence : ainsi, pour pouvoir manger, le groupe lui-même a fini par exercer des pressions sur les déviants, qui sont devenus des « brebis galeuses » dès lors qu'ils ont continué à refuser.

3.-- Confession.

Un prisonnier de guerre pouvait « prouver » qu'il « acceptait » le communisme (et était donc disposé à le « comprendre ») par une confession

autocritique. – Cela pouvait même – ô ma miséricorde – être un détail. Du moment qu'il avouait sa culpabilité.

Modèle appliqué. – Ainsi, quelqu'un déclara – dans un état où toute pensée personnelle avait disparu – qu'il « n'avait pas réussi à se brosser les dents ». Aussitôt, « le groupe » fut satisfait en la personne du « chef », qui considéra que cet aveu avait contribué « au système ». En admettant ne pas s'être brossé les dents, il s'était « soumis » au groupe, ou plutôt, au chef.

Remarque : Ceci rappelle la manière dont, par exemple, la police judiciaire soumet une personne à un interrogatoire jusqu'à ce qu'elle avoue « n'importe quoi ». Dans ce cas également, la police est « satisfaite ».

ER8

4. Méfiance mutuelle.

La méthode s'est avérée efficace, en tout cas ! Pas un seul prisonnier n'a jamais réussi à s'évader.

Modèle applicable. – Ce n'est que par le travail de groupe qu'un tunnel, par exemple, peut être creusé. – Tandis que les prisonniers étaient littéralement formés – « éduqués » – à la critique de leurs codétenus, des informateurs étaient recrutés en Corée. Ceux-ci formaient un sous-groupe au sein du groupe principal – par exemple, trois ou quatre. Ils trahissaient tout. On les appelait des « canaris » : le chef du groupe aimait les entendre « chanter » (transmettre des informations) ! Chaque tentative d'évasion était divulguée.

Au cours de leur rééducation, une fois libérés de captivité, il est devenu évident à quel point la méfiance mutuelle s'était développée, et comment les « amis » s'étaient transformés en « ennemis ».

Dans un tel changement systémique, le caractère sacré que, par exemple, les anciens Pythagoriciens et platoniciens attribuaient à l'amitié perd toute réalité.

Remarque : Encore une fois : cela rappelle la manière dont, par exemple, la police judiciaire tente de persuader les « amis » (connaissances) des personnes interrogées — ou plutôt : « celles qui sont soumises à un interrogatoire » — de « les informer » — c'est-à-dire de les trahir.

Une fois pris au piège, ils deviennent eux aussi des « canaris » dont les interrogateurs adorent entendre le chant ! La police utilise tous les moyens pour persuader : des heures d'interrogatoires suggestifs qui épuisent les plus faibles au point que leur bon sens s'évanouit et qu'ils finissent par capituler, des menaces, des promesses.

Là aussi, la sacralité — comprenez : l'inviolabilité (au sens de « ce qui ne doit pas être violé ») — perd toute réalité. Celui qui ne souhaite pas trahir son ami devient une personne « irréelle » — comprenez : inadaptée à la dureté de la situation.

"Nemo malus nisi sondeur".

Un vieux proverbe latin prône une pensée positive (c'est-à-dire constructive) en affirmant : « Nul n'est mauvais tant que cela n'est pas prouvé. » – La méthode de persuasion des formateurs en sensibilisation marxistes-léninistes (sans parler de ceux de la police, par exemple, et d'autres personnes interrogées) inverse ce proverbe antique : « Chacun est mauvais tant qu'il n'a pas prouvé sa bonté. »

Grâce à une « sociométrie » appropriée (J.L. Moreno (1889/1974)), on arrive au bouc émissaire : celui qui ne trahit pas, celui qui ne cède pas, devient un bouc émissaire, comme l'expliquait *René Girard (La violence et le sacré)* (1972).

ER9

4. Groupes occidentaux. (09/14).

Par « occidental », nous entendons le modèle de société libéral. – Comme nos comparaisons avec les systèmes éducatifs ou policiers occidentaux l'ont déjà montré, l'inculcation de valeurs et la rhétorique qui y est associée existent également en Occident. – Avec cette différence majeure : on y trouve une très grande variété de « groupes ».

Nous sélectionnons quelques types. Soyez donc très attentifs : ne généralisez pas à tous les autres « groupes » !

Deux positions préliminaires.

(1) Une première hypothèse est celle du groupe à petite échelle. -- Les révolutions industrielle et informationnelle ont favorisé le développement d'opérations à grande échelle dans notre société actuelle.

a. Depuis la Renaissance (1450 et après), l'État moderne, intégré à la communauté internationale, est devenu le groupe à grande échelle par excellence. L'éducation, l'armée et l'aide sociale (par exemple, les pensions) relèvent de la compétence de l'État et sont assurées par des fonctionnaires. Les syndicats, par exemple, constituent des groupes à grande échelle.

b. Les bouleversements considérables qui affectent notre société plongent l'individu, confronté à des systèmes (groupes) de si grande envergure, dans un sentiment d'impuissance. « Se replier sur le destin commun inhérent au petit groupe – famille, cercle d'amis, voisinage – s'est avéré être un ultime ancrage social en cas de besoin, mais s'oppose de façon criante aux grandes organisations (...) ». (*Helmut Schelsky, Von der Klassen- zur Konsumgesellschaft (Sozialverfassung im moralischen Vakuum*), dans : *Wort und Wahrheit* XVII (1962) : 2, 17/26).

Conclusion : le petit groupe semble constituer un refuge dans une large mesure, notamment en situation d'urgence.

Remarque : Les sectes, par exemple – ces petits groupes sacrés – l'ont très bien compris : ce ne sont pas les grandes églises, trop éloignées des problèmes et des urgences du quotidien, mais les noyaux des sectes qui s'efforcent d'exercer une influence revitalisante qui constituent de véritables havres de paix. Elles ont surgi de nulle part comme des champignons, partout dans le monde.

(2) Une seconde hypothèse est l'anti-tabouisme. -- « L'anarchisme diffère du nihilisme. Mais la frontière entre les deux est franchie dès que, par exemple, non seulement l'autorité des organes de l'État mais aussi l'autorité de la législation elle-même est attaquée.

ER10

C'est précisément ce que les « briseurs de tabous » (Tabu-Stürzer) introduisent. – Or, leur entreprise est déjà devenue une habitude bien ancrée. Ils sont parvenus à imprégner le terme « tabou » non seulement de la connotation de tout ce qui est primitif, atavique, arriéré, étroit d'esprit et déconnecté de la réalité, mais aussi de celle de tout ce qui est impitoyable, tyrannique, vide de sens et inhumain.

Parce qu'ils perçoivent toutes les règles de conduite qu'ils souhaitent abolir comme des « tabous » ternissant leur réputation, ces normes acquièrent les

connotations susmentionnées. Immédiatement, elles sapent non seulement le respect que beaucoup portent encore à ces règles, mais aussi, et surtout, le prestige et le pouvoir d'inspiration qu'elles confèrent.

Et, incidemment : quelles sont les normes que les anti-tabous ne veulent pas voir abolies ? Pensons, par exemple, aux lois écrites, (...), à l'État, aux coutumes de la société, aux principes de la morale, en particulier ceux de la morale sexuelle. » (*Anton Böhm, Die blecherne Pythia (Gefahren zur Zukunft der Demokratie)*), dans : *Wort und Wahrheit* xx (1965) : 10 (oct.), 577/597).

Steller examine ce qui attend les démocraties, notamment celles de modèle occidental, si l'abolition des tabous continue de gagner du terrain : aucun jugement de valeur ne sera plus accepté, qu'il s'agisse de vérité ou de mensonge, de bien ou de mal, de beau ou de laid. Pour les abolitionnistes des tabous, une telle chose serait perçue comme une imposition extérieure.

Autrement dit : toute valeur, sous quelque forme que ce soit, trouve son origine chez l'individu pleinement libéré, « émancipé », et ses pairs partageant les mêmes idées.

Conclusion . – Considérons maintenant les deux hypothèses – le petit groupe et l'anti-tabouisme – et nous avons la double prémisse qui régit le type de « groupes » que nous étudions maintenant plus en détail.

Un type de dynamique de groupe.

« Dynamique de groupe » est un terme neutre et général – issu de la sociométrie – qui désigne toutes les interactions mutuelles et réciproques (comprendre : réflexives) possibles au sein d'un groupe.

C'est là que le « groupe ici et maintenant » prend tout son sens. « Le groupe est invité à une discussion libre et informelle, sans thème prédéterminé. »

On ne s'adresse pas les uns aux autres avec le ton formel « gij », mais avec le ton familier « jij/jullie » et en utilisant le prénom. – Toute distinction sociale est ignorée.

ER11

Toutes les formules de politesse sont réduites au minimum. – La consigne est : « se laisser aller », « être soi-même » le plus librement possible (*P. Arbousse, Bulletin de psychologie* (1959)). – Excluant tout ce qui est « ici et

maintenant » en dehors du groupe de ceux qui se laissent aller, – en premier lieu, les valeurs établies et les institutions de toutes sortes.

L'unique objectif (et la valeur immédiate) de ce rassemblement – être ensemble – est de « vivre une expérience » ici et maintenant. Tout ce qui existait avant, tout ce qui viendra après – tout ce qui est extérieur au groupe – est mis de côté, mis entre parenthèses.

Remarque : Si l'on relit *R 02* (Trotzky), on observe une distinction majeure : les Églises et le marxisme-léninisme groupent les individus, non pas de manière informelle, mais délibérément et intentionnellement (les Églises prennent les valeurs bibliques comme point de départ ; le communisme, les valeurs marxistes-léninistes). Cela s'explique par le fait que l'anarchisme, et même le nihilisme – depuis les années 1950 (avec les Beatniks américains) – ont de plus en plus fonctionné comme un système de valeurs et un idéal culturel.

L'anarchiste privilégie soit l'individu (anarchisme individualiste), soit le petit groupe (anarchisme socialiste) comme valeur par excellence. Le nihiliste, quant à lui, cherche à ériger en valeur unique le mépris de toute valeur universellement valable.

Ces deux mouvements consistent à cultiver le « ici et maintenant » — comprenez : le rejet de tout ce qui transcende le « ici et maintenant », c'est-à-dire le général et l'universel (la collection et le système).

Note – Ceci conclut la dynamique de groupe (*R 01*). – Vient ensuite l'analyse institutionnelle (*R 01*), qui est double :

a. L'analyse « institutionnelle » aborde le démantèlement des institutions établies (au sens large) par le biais d'une analyse détaillée,

b. tandis que l'analyse institutionnelle prend une seconde forme lorsqu'elle – mais alors en dehors et après le groupe de l'ici et du maintenant – prépare le militantisme politique et cherche immédiatement à changer l'ensemble du système.

Note-- Derek Shearer/Ruth Yannata Goldway, **De la génération du Moi à la Nouvelle Gauche**, dans : **Autrement** (Paris), Série Monde, 31 (avril 1981, Californie, 223/224 (** Les activistes des années 1960 ont survécu **)), affirme que, par exemple aux Etats-Unis, les Nouveaux Gauches ont fini par former l'aile d'extrême gauche, « gauchiste » du Parti Démocrate, -- loin d'avoir

disparu, comme le prétendent parfois leurs opposants ou leurs interprètes erronés.

ER12

Par ailleurs, Ruth V. Goldway, active en politique à Santa Monica, affirme que l'étiquette « socialiste » ne convient pas à cette analyse institutionnelle, du moins aux États-Unis : ce terme est associé au marxisme-léninisme ! « Nous sommes des démocrates, avec un "d" minuscule ! Le terme "démocratie économique" est bien plus réaliste et efficace. (...) Les gens politisent les problèmes simples et les thèmes porteurs, comme la question des loyers. » (Ac, 228). – À noter que *Derek Shearer* a écrit un livre intitulé * *La démocratie économique (Le défi des années 80)* *.

Note : La détermination avec laquelle un certain nombre d'« économistes-démocrates » ont imposé leur idéal culturel a provoqué un courant inverse dans le camp de droite, à savoir une forme d'extrême droite.

Quelques pionniers.

Nous en mentionnons deux parmi tant d'autres.

1.-- John Dewey (1859/1952).

Connu, du moins sur le plan philosophique, comme un pragmatiste instrumentaliste : selon lui, les informations ou les types comportementaux sont des « instruments » – et non des normes – permettant d'appréhender l'expérience. Ils servent soit à s'y adapter, soit à la modifier.

Son ouvrage **La nature humaine et la conduite (Introduction à la psychologie sociale)* *, publié à New York en 1922, est bien connu . Ce travail a donné naissance à l'ingénierie sociale, c'est-à-dire la manipulation ou le contrôle des processus sociaux, une forme curieuse de rhétorique.

un. Non-directivité

Construire des « expériences de l'ici et du maintenant » sans coutumes établies, sans savoir acquis, sans autorité ! Mais avec la « démocratisation » comme « valeur », c'est-à-dire l'instauration d'une société sans normes établies. Dans ce cas, on pense à une commune. Pour reprendre les termes de Nietzsche, « misarchique », c'est-à-dire avec un mépris pour tout ce qui constitue l'autorité établie. En d'autres termes : avec une touche d'anarchisme !

Note – Philosophie de l'éducation. – L'école est avant tout l'instrument de la démocratisation (abolition de toutes distinctions entre classes et statuts). Elle incarne la manipulation sociale. Ce n'est qu'ensuite qu'elle devient un instrument d'éducation (sciences, littérature, histoire, géographie).

b. Dewey, tourné vers la gauche,

À l'époque, il prit le parti de Trotsky (R 02) lors du procès de ce dernier à Moscou. Il soutint également B. Russell (1872/1970 ; accusé en 1940 par des « parents inquiets » de saper la morale) lorsque ce dernier perdit son poste. – Un anarchisme teinté de nihilisme !

ER13

2.-- Kurt Lewin (1890/1947).

Juif polono-allemand, il a émigré aux États-Unis en 1932. Les relations humaines occupent une place centrale dans sa pensée. Son ouvrage **Une théorie dynamique de la personnalité** (1935) est bien connu. Il y évoque des situations expérimentales permettant de tester des hypothèses théoriques concernant les troubles sociaux dans le monde.

1945/1947 : Fondation du Centre de recherche sur la dynamique des groupes (au MIT, Cambridge, Massachusetts). Le changement cognitif est possible au sein du groupe. En effet, nos intuitions reposent sur des normes établies, qui, selon Lewin, ne sont que de simples conventions (opinions partagées). Aux États-Unis, cela a donné naissance au mouvement pour le changement humain, lancé en 1956. Nous faisons référence aux Laboratoires nationaux de formation.

Note : Échantillon restreint. – Le Western Behavioral Sciences Institute (à La Jolla, en Californie) a collaboré avec des psychologues qui, au sein de petits groupes, ont influencé les opinions établies de manière constructive. Cet institut souhaite avant tout inculquer un nouveau système de valeurs aux jeunes, voire le leur imposer.

Les parents, par exemple, sont généralement très problématiques à cet égard : « Leur système de valeurs, censuré autour d'une morale stricte, menace de devenir un problème plus grave que les différences raciales. » – On le voit bien : un nouveau type de rhétorique.

Noms de couverture. – Un même nom peut servir simultanément de nom de couverture. Par exemple, Sensitivity Training, 14 et al., cite les termes

suivants : dynamique de groupe, discussion de groupe, formation à l'intégration, « relations humaines » – expertise interpersonnelle, relations interpersonnelles, groupe de rencontre ; – rencontre sans distinction de classe, pensée démocratique ; – autocritique, confession collective (concernant les deux derniers, voir *R 06* , où le maoïsme est abordé). – On parle parfois de « thérapie par la prière ». – Des termes tels que « évaluation » ou « réflexion » peuvent y être ajoutés.

Note : Il est clair, pour les initiés, que la réforme de l'éducation puise ici une de ses principales sources d'inspiration. On l'appelait par exemple la « démocratisation de l'éducation », « laisser davantage de place à l'élève » (soumis à des exercices de sensibilisation ou à des « formations à la sensibilité » au sein de la « classe », souvent dispensés par des enseignants référents qui, appartenant à l'ancienne génération, ne comprenaient pas la logique sous-jacente), « éviter l'esprit de compétition », etc. Dans ce contexte, comme le préconisait Dewey, les matières académiques passaient au second plan.

ER14

Note-- La réaction d'un certain nombre d'adultes .

Les adultes réagissent naturellement de manières très diverses. – *Helen Swick Perry*, dans **The Human Be-In** (New York/Londres, Basic Books, 1970), nous offre une perspective positive. – Le contexte est marqué par les manifestations contre la guerre du Vietnam (qui prend fin en 1975), les révoltes étudiantes et le nouveau mode de vie et la nouvelle morale postmodernes des jeunes, dans la lignée des Beatniks (à partir de 1950).

Les groupes que l'écrivaine a fréquentés — d'octobre 1966 à septembre 1967, elle a vécu avec les « enfants des fleurs » (hippies/yuppies) à Haight-Ashbury, près de San Francisco — étaient de « jeunes chercheurs » (selon Allen Ginsberg), auxquels Mme Perry s'est apparemment « convertie ». « Moi aussi, j'étais hippie », écrit-elle.

Une réponse négative

Nous tirons ces informations des Douze Règles pour devenir un bon criminel, publiées par la Direction de la police de Seattle (Washington). Nous en citons les extraits les plus importants.

1. Ne dites jamais : « Ce n'est pas permis. » Votre enfant pourrait en développer un complexe, notamment un sentiment de culpabilité. Plus tard, il pourrait croire que la communauté en place le persécute.

2. Donnez à votre enfant tout ce qu'il désire, même durant ses premières années. Résultat : il grandira avec l'idée que « le monde entier m'appartient ».

3. Lorsque votre enfant utilise des expressions grossières, riez-en simplement, car il se sentira « petit malin ».

4. Ramassez tout ce qu'il laisse traîner. Ainsi, vous lui donnez la certitude que seuls « les autres » en sont toujours responsables.

5. Laissez-le simplement lire tout ce qu'il trouve. Laissez-le nourrir son esprit de « bêtises », pendant que vous veillez à ce que ses affaires restent exemptes de germes.

6. Ne lui donnez pas de « formation spirituelle », car elle pourra choisir par elle-même lorsqu'elle aura vingt et un ans de toute façon.

7. Disputez-vous devant votre enfant. Au moins, il ne sera pas choqué lorsque le divorce se profilera.

8. Donnez-lui autant d'argent qu'il le souhaite, surtout de l'argent qu'il n'a pas à gagner lui-même. Après tout, il ne devrait pas avoir à traverser les mêmes difficultés que vous.

9. Comblez tous ses souhaits (nourriture et boisson, confort) afin qu'il ne soit jamais « frustré ».

10. Prenez toujours le parti de votre enfant : « Les enseignants, la police – après tout, ils ont quelque chose contre ce « pauvre enfant »

11. S'il se transforme en petit bandit, dites tout de suite : « Je n'aurais jamais pu l'empêcher ! »

12. Préparez-vous à une vie pleine de souffrances et de soucis.

ER15

5. Groupes occidentaux (précisions) (15/17)

Ce qui précède est un aperçu général, plutôt théorique. Nous allons maintenant le compléter avec des « détails » — de préférence des détails pertinents.

Conditionnement.

« Conditionner » signifie que le leader, en unité avec le groupe dirigé, crée les conditions nécessaires (et de préférence suffisantes) pour que la persuasion (inculquer de nouvelles valeurs, normes, idéaux et attentes (R 01)) réussisse ou du moins puisse réussir.

1.-- Séances marathon.

Les personnes fatiguées – comme nous l'avons déjà constaté dans le système communiste – réagissent de manière plus « conditionnée » que celles qui se sentent en pleine forme. Ou plutôt : elles réagissent avec plus de «

soumission » (les membres de la police judiciaire, par exemple, le savent très bien). – Or, les séances de sensibilisation peuvent durer, par exemple, vingt-quatre ou quarante-huit heures, de sorte que la « sensibilisation » (l'inculcation de nouvelles valeurs) se déroule sans sommeil, – avec une alimentation minimale.

2 -- Autoritarisme (« Leadership »).

« Le Grand Timonier » (Mao), « le Führer » ou « le Conducator » (Ceașescu) : nous connaissons l'autoritarisme du maoïsme, du nazisme ou du communisme roumain. Un certain discours humaniste prône les « leaders charismatiques ». Ce faisant, on oublie, voire on occulte, que le terme « charisme » dans le Nouveau Testament désignait les dons du Saint-Esprit (Pentecôte). Ces dons spirituels étaient des dons à vocation sociale, dont bénéficiait la communauté – le groupe des croyants.

Eh bien,

a. dans le camp de prisonniers de guerre communistes, par exemple, l'idée est suggérée que tout soutien ne peut être attendu que du dirigeant, et non des autres prisonniers ;

b . Dans nos groupes de formation occidentaux, le leader est présenté comme le seul représentant de « la nouvelle société ».

Émotivité.

Un deuxième « détail » d'une importance capitale est le fait que ce n'est ni la « raison » moderne, ni même l'« esprit » de l'ancien Moyen Âge, mais plutôt l'« e-motio » — le dépassement de soi par la vie émotionnelle — qui peut et, si nécessaire, doit être prédominante.

Modèle d'application. -- Qui peut prendre des formes symboliques.

1. Le participant s'allonge au sol. Les autres participants placent leurs pieds sur sa tête, ses bras, ses jambes, sa poitrine et le bas de son corps. « Ce geste symbolique vise à exprimer l'idée que toute force émane du groupe. »

ER16

2. Puis, les pieds sont retirés, le participant est soulevé au milieu de cris sauvages : « Je t'aime ».

Les figures de proue de ces groupes de discussion les orientent principalement vers le monde intime des sentiments. Elles privilégient l'« expérience », le fait de « vivre pleinement », révélant ainsi la vie privée et

l'intimité profonde. Les « émotions », dès lors, incluent celles de la conscience personnelle et individuelle.

Modèle appliqué. – Dans un séminaire « postmoderne » de formation sacerdotale, par exemple, on pourrait faire l'expérience suivante : si vous confessez – au sein du groupe – vous vous adonnez à la masturbation, le groupe insiste jusqu'à ce que vous ayez fait votre confession (non pas à Dieu par l'intermédiaire du prêtre, mais au groupe). C'est dans cette mesure que l'être humain est socialisé, conditionné, du moins dans ce type de formation à la sensibilité (il ne faut pas généraliser).

Anti-intellectualisme.

L'émotivité implique toujours une certaine mise à l'écart de la raison, voire de l'esprit. Si la réflexion devient un peu trop strictement logique, certaines figures de proue osent parler d'une « folie impardonnable ».

Démasquage.

P. Ricoeur, le penseur protestant français célèbre pour ses travaux sur la souillure du péché, la culpabilité et le mal, évoquait il y a des années les trois grands démasqueurs : les penseurs matérialistes Marx, Nietzsche et Freud. Chacun d'eux a mis à nu l'hypocrisie primitive, antique, du Moyen Âge et moderne, autant d'hypocrisies qu'il était nécessaire de dénoncer.

Pour ces trois-là, l'homme ordinaire ou l'homme instruit était « suspect » à chaque étape de la culture parce qu'il était en quelque sorte coupable du mal diffus, général et collectif qui rongait l'humanité.

Le mal économique (Marx), le mal culturel (Nietzsche), le mal psychologique (Freud). – On pourrait dire que certaines de ces philosophies du dévoilement ont influencé ces groupes. Ou du moins leurs figures de proue.

Comme l'exprime plus clairement Binswanger (psychiatre heideggérien) : les dirigeants ne considèrent pas les membres comme des êtres humains dignes de respect, mais les attaquent sur leurs points faibles. Et ils le font par le biais d'aveux qui démantèlent « le sens bourgeois de l'honneur » – sans aucune honte.

ER17

Une fois le point faible exposé, le dirigeant passe à l'attaque – par « agression » – en blâmant cyniquement les faiblesses de son adversaire. Ce qui revient à culpabiliser, à cultiver un sentiment de culpabilité.

Élaborations . -- S'effondrer, pleurer comme des fous, s'enfuir pour se réfugier dans une cachette bien barricadée, - des traumatismes (blessures de l'âme) durant des semaines, des effondrements ('dépressions') ont été notés.

Note – G. Lucas, dans **Le cri primal**, in : *Genève Home Informations* 566 (12.09.1985, xvi), ridiculise certaines de ces exclamations. « Depuis quand pousses-tu un cri primal ? » me demande un ami. « Je veux dire : hurler ! À la maison, en voiture, au milieu d'une forêt. Hurler parce que ça ne va pas et que c'est le seul moyen de ne pas devenir complètement fou. »

Ce à quoi l'orateur a répondu : « Vous êtes complètement déconnecté de la réalité ! La thérapie de Janov est passée de mode depuis longtemps. J'ai même vu un film qui en faisait la démonstration. Franchement, ces gens qui hurlent – on les voit se tordre de douleur, pleurer, crier – m'inspirent plus de pitié que l'envie d'agir de la même façon. »

Ce à quoi l'ami répond : « Tu ne me demandes même pas pourquoi j'ai envie de crier ! Ma femme m'a quitté ! » Ce à quoi Lucas, d'un ton méprisant, rétorque : « Tu ferais mieux de refaire ta vie ! » — Loin de nous l'idée d'adopter ce ton méprisant ! Et pourtant, l'expérience nous apprend que nombre de ces « expressions », de ces « émotions », relèvent davantage de l'apitoiement sur soi que d'une véritable prise de conscience de la situation.

Après.

Plusieurs anciens dirigeants ont raconté par la suite qu'avec le recul, ils ne comprenaient pas comment eux-mêmes, ainsi que de nombreux membres du groupe, avaient pu « critiquer » les sentiments d'un membre pendant des heures. Comment ils avaient pu blesser certaines personnes si profondément et leur infliger tant de souffrances et d'humiliations.

Une « explication » : la « pression des pairs ». La pression du groupe serait un moyen, selon eux, de contrer les frustrations (déceptions), ce qui engendrerait une forme de vengeance, voire de sadisme et/ou de masochisme.

Voilà pour cette première série de remarques. Elles prouvent que lorsque nous avons stigmatisé des « noms » en les qualifiant de « pseudonymes », nous

avons une raison valable de le faire. L'émotion, mêlée à une idéologie (de gauche), prend parfois trop le pas sur un raisonnement logique et rigoureux.

ER18

6. Groupes occidentaux (précisions) (18/21)

Le concept de « perspective humaine ».

Le terme « surveillance » signifie « porter attention à quelque chose ou à quelqu'un ». Le « respect humain » signifie « porter attention aux personnes ».

Par exemple, « agir d'un point de vue humain » signifie « agir par crainte du jugement d'autrui » : « Que diront les gens ? » Il arrive fréquemment que l'on laisse son propre jugement (celui de sa conscience, par exemple) céder le pas à celui d'autrui. C'est une forme « décadente » d'« humanité » (le fameux « Mitsein » de Heidegger).

Analyse. – La personne chez qui l'aspect humain revêt une grande importance est déjà, de manière latente (inconsciemment ou inconsciemment), soumise à ses semblables. Au sein des groupes, ce point faible est exploité de façon exceptionnelle, et le leadership, par son idéologie, transforme cette soumission latente en une soumission manifeste (évidente).

En ce sens, une telle expérience au sein d'un groupe a une valeur en termes de connaissance de soi : ceux qui réalisent par la suite qu'ils ont « succombé » à la pression du groupe et ont ainsi abandonné leurs propres présuppositions — même les plus sensées et les plus valables — savent immédiatement qu'ils ne sont pas des « personnalités fortes », mais des « êtres instables dans leurs valeurs ».

Note – Dans sa perspective biblique et existentialiste, Søren Kierkegaard voyait ceci : il parle de « l'individu » qui – devant Dieu, confronté à Dieu – devient lui-même, – détaché qu'il est de toute forme, aussi perfide soit-elle, de respect humain.

Note – Dans ce contexte, les éducateurs parlent également de « maturité », c'est-à-dire d'émancipation, comme condition du bien-être.

Un témoignage. – La brochure « *Formation à la sensibilité* », page 23, propose un exemple d'application. – Une femme a été encouragée à participer

à une séance de formation à la sensibilité une fois par semaine. Voici son témoignage.

Notre chef nous a fascinés par ses descriptions de l'étude de la théorie de Pavlov, qu'il appliquait dans des groupes de travail sur les relations humaines.

Note : Ivan Pavlov (1849-1936) était médecin et physiologiste. Il a analysé les fonctions des glandes salivaires comme une forme de « réflexes conditionnés ». Prix Nobel de physiologie ou médecine 1904.

Son orientation s'aligne, dans une certaine mesure, sur le béhaviorisme (l'étude du comportement observable de l'extérieur).

ER19

Explication . – Selon la théorie ABC des psychiatres américains Ellis et Sagarin, cela se traduit ainsi : A représente ce que le groupe propose, sous l'égide du leader ; B représente l'instabilité ou la stabilité des valeurs du membre du groupe ; C représente la réaction ultime du membre du groupe. Logique : si A et B sont présents, alors C l'est aussi (ce qui signifie que la réaction ultime C n'est compréhensible – explicable – que si l'on accorde la priorité à la fois à A et, surtout, à B).

Note : La femme affirme que le leader l'a « fascinée » (au sens littéral et psychique) grâce à la théorie de Pavlov. Les personnes illettrées ou non érudites (dans un domaine ou un autre) sont facilement impressionnées par les discours savants (c'est là un point faible).

De plus, l'adage « Timeo hominem unius libri » semble s'appliquer ici. L'assurance démesurée avec laquelle ces « sophistes » s'en prennent aux non-initiés tient souvent au fait qu'ils ne connaissent en réalité qu'une seule théorie sur le sujet et n'envisagent aucune autre solution !

Pavlov le sait ! Les limites de la théorie pavlovienne (immédiatement corrigées par d'autres théories concurrentes) ne pénètrent même pas la conscience des sophistes.

Note : Dans le dialogue *Euthydème*, *Socrate (Platon)* évoque la fameuse expertise des sophistes de son temps. « L'expertise d'un sophiste consiste à réfuter aussi bien le vrai que le faux, et à avoir gain de cause dans toute

discussion. Socrate qualifie explicitement cette expertise d'« éristique » » (Monique Canto, trad./introd., *Euthydème* , Paris, Flammarion, 1989, p. 21).

Le terme « épidéixis », que l'on peut traduire par « maîtrise linguistique assurée », était employé par les contemporains des sophistes (-450/-350) pour désigner leur discours et leur comportement. D'où l'expression « éloquence épidéictique » (maîtrise linguistique démonstrative). – Dans ce domaine, les sophistes surpassent « homo unius libri » (l'homme qui ne connaît qu'un seul livre, et qui le maîtrise d'au moins un point de vue). – « Timeo hominem unius libri » signifie : « Je crains l'homme qui ne connaît qu'un seul livre et qui ne jure que par lui. » Cette sagesse antique peut parfois constituer un premier soutien précieux au sein des groupes.

Note : L'« épideixis » peut se décrire par l'expression « parler avec cran ». Ce cran impressionne ceux qui ne sont pas spécialistes du sujet.

ER20

Note : Le postulat des formateurs, outre le pavlovisme, repose sur les « sciences comportementales » qui, selon le Western Behavioral Sciences Institute, « se plient aux projets destinés aux individus difficiles à influencer ». Le comportement individuel, selon certains, ne doit plus être « laissé à lui-même ». La « planification » est la tâche à accomplir.

Le sujet abordé par les dirigeants est parfois qualifié de « psychologie introductive ». Une psychologie visant à la « modification » (de la nature humaine).

La femme en question poursuit : « Lorsque l'animateur a été prêt à commencer la séance, il a demandé à quelqu'un du groupe d'exprimer ses impressions et son point de vue sur un autre membre. Cela signifiait que nous devions parler d'une parfaite inconnue dont nous ne savions rien. »

Note : Le concept de « jugement frivole ». Dans les dictionnaires, ce terme est souvent perçu comme désuet. Pourtant, le phénomène lui-même est d'une grande actualité. « Flivole » signifie « ce qui est habile (expert) en peu de temps, sans réflexion ni analyse approfondie ».

Modèle appliqué. – Un artiste a décrit son mariage – notez l'intimité de sa vie émotionnelle, objet de confession – qui n'était ni un succès extraordinaire, ni un échec. « Il a connu des hauts et des bas, comme la

plupart des gens. » – Au bout de dix minutes, le groupe a décidé que l'écrivain devait divorcer. Aucune autre solution n'a même été envisagée.

Suite du rapport : « Au fil du temps, nous avons appris à mieux nous connaître et nous nous sommes engagés activement et intensément dans un échange émotionnel mutuel. »

« **Une séance houleuse .** » – « La formation à la sensibilisation a rapidement dégénéré en séance houleuse. – J'étais constamment critiqué parce que je défendais sans cesse certaines valeurs morales. »

Il en résulta une humeur particulièrement pesante et négative, si bien que nous n'avons pas cherché à exprimer l'affection mutuelle, et surtout pas l'amour, que nous avons initialement espéré trouver. – Nous avons toutefois accédé à la demande de « transparence » et d'« honnêteté », comme promis. – Mais dans quel but ? Uniquement pour pleurer à chaudes larmes et faire toutes sortes de gestes bizarres ?

ER21

La confession à vif, empreinte d'émotion.

La femme poursuit : « Ce système d'aveux bruts et émotionnels ne fait qu'exacerber les problèmes. Après tout, on avoue des choses dont on n'est jamais coupable ! Uniquement pour satisfaire le chef. »

Si l'on ne confesse que des choses peu éclairantes, on est accusé de « se leurrer soi-même » ou de « refuser de se défaire de ses faux-semblants ». Après de telles manipulations, on en arrive automatiquement à la conclusion que « tout être humain est malade, sans conscience, dépravé ».

Remarque : Ceci contraste diamétralement avec la pensée « positive » caractéristique du New Age : dans ce courant, on se considère soi-même et son prochain comme « bons » (donc « positifs ») jusqu'à preuve du contraire. Dans les exercices de valeurs de gauche, il arrive que la « pensée négative » soit radicalement privilégiée, au point même d'imposer des « péchés » jamais commis , contrairement aux groupes maoïstes qui, si nécessaire, se contentent de la trivialité (R 07). Relisez également R 08 .

Haine de la société . — La femme : « Les formations à la sensibilisation visent à éveiller la haine de la société chez tous les participants. Dans ce type

de formation, il ne faut pas chercher à prouver que beaucoup de gens sont encore sincères, honnêtes et bons. »

Progressisme. -- Il y a quelques décennies, adopter une position « progressiste » était à la mode. -- Témoignage d'un participant : « Cela fait maintenant un an que j'ai suivi une formation à la sensibilité.

Je me demande sincèrement : « Pourquoi ai-je été si profondément blessé, si profondément humilié par les autres ? Pourquoi ai-je humilié les autres à ce point ? (...). Bien souvent, nous pensions que les autres ne pouvaient pas se rendre compte de nos progrès en matière de développement personnel et, par extension, d'amélioration de l'humanité en général. Nous nous croyions vraiment privilégiés. Nous nous enfermions souvent dans une sorte de bonheur illusoire, persuadés que les autres pourraient nous envier. »

Note – Nous avons ici, au milieu de la postmodernité, une figure typiquement moderne : Galilée, Descartes, Newton, Locke, Kant, tous ces grands penseurs des Lumières (« rationalistes »), fondateurs de la culture typiquement moderne, croyaient fermement au « progrès ».

ER22

7. Groupes occidentaux : (précisions) (22/25)

Le témoignage de cette femme dans le chapitre précédent révèle son incohérence morale : elle avoue, d'un point de vue purement humain, des choses qu'elle n'a pas faites. – Il peut aussi en être autrement. On peut, individuellement, résister à l'endoctrinement. « Doctrina », en latin, signifie « doctrine ». L'endoctrinement consiste à inculquer une doctrine à quelqu'un « par la force ou par la tromperie ». Encore une fois : une forme de rhétorique. – Le mot d'ordre est « en » : nombre d'intellectuels contemporains qui adoptent une « posture critique » sont à l'affût du moment opportun pour démasquer toute forme d'endoctrinement, en particulier la forme traditionnelle.

Témoignage. – Formation à la sensibilité, 24. – Une étudiante de 21 ans raconte son expérience. – « J'ai suivi une formation à la sensibilité pendant un certain temps. – Cependant, on n'utilisait pas ce terme, mais plutôt "cours d'expression orale". En réalité, il s'agissait d'une formation à la sensibilité. Toutefois, pour attirer les étudiants, les responsables évitaient d'employer ce terme. »

Agression. – « Pendant le “cours”, j’étais constamment attaquée par le chef. Tout comme les autres membres du groupe. Simplement parce que je rejetais leur soi-disant “nouvelle morale”. – Naturellement, le chef refusait d’accepter mes “sentiments purs” et mes “convictions morales et religieuses” comme authentiques et sincères : on m’accusait de ne pas être sincère et honnête quant à mon attitude envers les relations pré-nuptiales (que je réfute catégoriquement). »

J’ai été moquée et profondément humiliée. J’ai eu l’impression que (...) une personne aux mœurs irréprochables devait être brisée et mise à l’écart du groupe. – Ma volonté de rester chaste n’a pas été appréciée. Au contraire : j’ai été accablée de reproches. – Ces moqueries et cette humiliation ont été provoquées par mon professeur, qui était aussi le responsable du groupe. On m’a qualifiée de « conservatrice », « arriérée », « dépassée », « fausse », « hypocrite », etc.

Note : Les termes « honnête/malhonnête », « vrai/faux », etc. dans le langage des anti-tabous font référence au fait de savoir si l’on réalise, admet, exprime et « avoue » que les pulsions (« impulsions ») – telles que le besoin sexuel, l’agressivité, la honte d’être mauvais – sont présentes en chaque être humain et attendent, avant tout, une expression indirecte.

ER23

Le concept traditionnel d’« honnêteté/malhonnêteté » ou de « vrai/faux » renvoie soit à une approche objective de la vérité, soit à la fidélité ou à l’infidélité à l’essence même de la vérité. Deux usages du langage, donc, avec des présupposés différents.

En résumé : les formateurs en sensibilisation exigent, « au nom de la nouvelle morale » (qu’ils considèrent comme aussi absolue que les traditionalistes l’étaient de la leur), qu’il faille « accepter de reconnaître ses mauvaises pulsions ou “impulsions” ». Ce sont précisément celles-ci qu’ils veulent mettre au jour.

L' Individu . – « Je ne me suis toutefois pas laissé détruire si facilement. À mon tour, j’ai accusé le chef et mes compagnons de tenter de briser les valeurs auxquelles j’étais profondément attaché, simplement pour le plaisir de briser. Si la destruction de mes principes de vie :

a. pour le groupe et

b. signifiait une victoire, surtout pour la démocratie (C F.-RH 12), alors je préfère aller au diable la « démocratie » ! -- J'ai reproché au groupe de ne posséder aucune morale valable, d'être incapable de remplacer quoi que ce soit que j'apprécie et que j'aime vraiment ».

Note.-- Relisez maintenant R 09/11, où l'anarchisme à tendance nihiliste a été abordé.

Individus stables et instables.

L'étudiante a également déclaré avoir constaté que peu de jeunes – pratiquement aucun – font preuve de convictions fortes et de force de caractère lorsqu'ils sont confrontés à la « moralité absolue et au relativisme éthique ».

Remarque : L'étudiante caractérise ainsi la nouvelle morale qui, tout en privilégiant toutes les valeurs (éthiques) comme relatives (relativisme), s'impose simultanément comme « absolue » (non relative). Elle décrit ici la perspective humaine.

Lors des formations à la sensibilité, la plupart des participants renoncent complètement aux valeurs selon lesquelles ils vivaient jusqu'alors superficiellement, sans les approfondir. Il est donc compréhensible qu'ils ne se défendent pas contre les vulgarités et les excès du groupe.

Il est impératif de défendre sans cesse une moralité supérieure. Les masses, elles, n'en possèdent aucune. Généralement, les individus prennent leurs distances – progressivement – pour finalement se conformer au plus petit dénominateur commun du « groupe ». Quand on connaît la composition d'un groupe d'entraînement, on imagine aisément l'ampleur de ce « plus petit dénominateur commun ».

ER24

Note – Vous connaissez peut-être l'adage ancien « Senatores optimi viri, senatus autem mala bestia » (Les sénateurs sont d'excellents hommes, mais le Sénat est une bête féroce). Cela prouve qu'à l'époque, l'intégrité morale d'un sénateur n'était pas très prisée. Cet adage reste d'actualité.

Incitation à la subversion. – Ce que l'étudiant s'apprête à dire relève de l'aspect subversif. – R. de Chabot, « Peut-on utiliser les médias de masse ? », fait référence à Roger Mucchiell, *La subversion*, Paris, CLC, 1976-1972. Familles et écoles, entreprises et organisations professionnelles, universités,

système judiciaire, administrations municipales, armée et police sont minées de l'intérieur. – La rhétorique est un outil puissant.

La subversion consiste à influencer les convictions des individus par des moyens subtils, voire imperceptibles. (...). Elle requiert la connaissance des lois de la psychologie et de la psychosociologie (*R 12 et suiv. ; 20*), ainsi que la capacité à démasquer les énoncés logiquement faux qui paraissent parfaitement vrais. (Mucchielli). L'infrastructure de cette subversion repose sur les médias : sans la presse, la radio et la télévision, elle est pratiquement impuissante.

Remarque : On pourrait tout aussi bien ajouter la musique pop à cette liste, car elle regorge d'« art » subversif.

Il est important de noter que, selon Chabot, la subversion n'est ni le libéralisme ni la franc-maçonnerie, ni le marxisme, ni le communisme, ni le gauchisme. La subversion est un instrument rhétorique malléable dans toutes les directions. On modifie le système de valeurs « au nom de » (pensons à la critique de Lyotard sur le « au nom de ») telle ou telle idéologie.

Par exemple, les médias sont en partie responsables de l'« image », de l'impression visuelle que projette un homme politique. En répétant et en mettant en avant les mêmes informations jour après jour, ils « créent » littéralement la perception présentée au public. Cela s'apparente à une forme de marketing généralement très destructrice (technique de vente). – Nous écoutons maintenant l'étudiant avec plus d'attention.

leader **critique tout :**

Famille, proches, amis, patrie, valeurs morales, religion et foi, ascétisme (renoncement à soi). Tout cela est fait délibérément : inculquer à tous cette habitude morbide qu'on appelle « critique ». Par là, il souhaite provoquer un changement radical d'esprit et de mentalité. Voilà la véritable subversion.

ER25

Critique sociale. – « Dans la société établie, plus rien n'est juste ; alors démantelons tout. La fidélité à son conjoint, à sa famille, à ses enfants, à la patrie, à Dieu et à la religion. Tout cela n'a plus aucun sens. » – Ensuite, la question se pose : « D'où le formateur tire-t-il l'audace de prétendre détenir toute la science ? » – Ainsi parla l'étudiant.

Remarque : Les termes « critique » et « critique sociale » ne semblent pas être employés au sens neutre au sein de ce groupe. En effet, la « critique » signifie par définition « l'étude de la valeur véritable ».

C'est, par exemple, une méthode purement platonicienne. Dans les Dialogues platoniciens, toutes les opinions, même les plus subversives, sont abordées. Dès le début, dans la partie descriptive et narrative qui prépare la critique. Avec la plus grande neutralité possible.

C'est seulement alors que le jugement de valeur entre en jeu : après tout, toutes les opinions n'ont pas la même « valeur ». C'est là, au passage, la « démocratie » ou plutôt la « méthode démocratique » typiques de la Grèce antique. – Dans le groupe décrit par l'étudiant, cependant, la démocratisation est avant tout une procédure de démantèlement ou de déconstruction, purement rhétorique.

Le Lagon Bleu. Une rediffusion. – Une jeune fille de quatorze ans (Brooke Shields, révélée dans *Pretty Baby*) et son cousin (Chris Atkins) font naufrage et échouent sur une île paradisiaque (Fidji). Peu à peu, ils tombent innocemment et naïvement amoureux l'un de l'autre. Résultat : la jeune fille tombe enceinte.

Ce film a connu un grand succès auprès des adolescents américains. Mais la « société établie » s'est montrée beaucoup moins enthousiaste : « Que peut bien faire une histoire d'adolescents de quatorze ans avec un bébé sans l'aval de la société établie ? »

Ce à quoi Brooke Shields répond : « On pourrait qualifier ce film de plaidoyer pour les droits des adolescents. Après tout, le thème central est celui d'une fille et d'un garçon qui grandissent en dehors des limites – des tabous – de notre société. » – Le réalisateur du film, Randal Kleiser, le perçoit ainsi : « Tout ce que montre ce film devient, pour un adolescent, universel et normal. Quiconque trouve cela artificiel, contre nature ou mauvais devrait consulter un psychiatre sans délai. »

Note – Outre le fait que ni Shields ni Kleiser ne souffrent certainement d'une humilité excessive, nous observons que toutes deux examinent délibérément de manière « critique » les valeurs établies concernant la grossesse.

8. Groupes Bhagwan (26/35)

Son nom indien complet est Bhagwan Shree Rajneesh. On l'appelle simplement Bhagwan.

Orientalismes

Ici, « orientalisme » désigne « le désir de fuir l'Occident “corrompu” et de trouver refuge dans l'Orient “sain” ». Il existe, bien sûr, des variations au sein de cette conception, certaines tout à fait pertinentes et d'autres... regrettables. – Nous nous attarderons sur l'une de ces formes d'orientalisme.

Note : Les Beatles (1962+), les Rolling Stones (1963+), entre autres, ont montré la voie à de nombreux jeunes, notamment vers l'Orient. – Concernant Bhagwan, nous renvoyons à Swami Deva Amrito (*Jan Foudraine* , le célèbre psychiatre de * *Qui est fait de bois ?* * (1971)), qui, dans son livre * *Original Face (A Walk Home)* *, Baarn, Ambo, 1979, nous éclaire sur ce que peut être un « groupe d'éveil ». Attention : « peut » être ! Car il y a, bien sûr, encore une fois, « éveil » et « illumination » !

Au passage : le terme « Lumières » dans l'Occident récent fait référence au rationalisme éclairé et n'a que très peu, voire rien, à voir avec les « Lumières » mystiques (orientales), qui situent (une fois de plus) l'être humain solitaire au sein de la totalité du cosmos (perçu comme « divin »).

Note – Ce que l'on ne trouve naturellement pas dans le livre de Foudraine, c'est par exemple le fait qu'au début des années 1980, Bhagwan a quitté son centre de Poona (un village indien situé à 150 km au sud-est de Bombay) – sous la pression de créanciers, – sous la suspicion de relations sexuelles de groupe, et sous la pression exercée sur les « sannyasins » (étudiants) qui ont parfois eu recours à des tentatives d'évasion et même au suicide.

Ni le fait que Bhagwan ait rapidement racheté un village d'une quarantaine d'habitants aux États-Unis, pays par excellence du rationalisme éclairé – ouvert à toutes les opinions – avec le soutien de sannyasins, afin d'y rétablir ses groupes d'éveil. – Laissons toutefois de côté les rumeurs et penchons-nous sur la structure précise du groupe.

Le « Maître Illuminé ».

C'est ainsi que Foudraine le qualifie. Ce « saint indien » (Foudraine) proclamait une doctrine à une époque où se mêlaient des éléments d'Héraklès et de Socrate, de l'islam et du soufisme (une forme de mysticisme islamique),

de Jésus de Nazareth, de l'hindouisme et du bouddhisme, du tantrisme, du taoïsme et du zen, de Freud, d'Adler, de Maslow et bien d'autres encore.

La doctrine — Foudraine, oc, vous en donne un exemple : « Dès la naissance, l'enfant se trouve « scindé » par son éducation. L'enfant est encore extatique et ouvert, mais en même temps dépendant et à la merci des autres. »

ER27

Les parents veulent « le meilleur » pour leur enfant. Mais eux-mêmes sont déformés par la vie, enchaînés par des peurs que la société environnante a également engendrées en eux. Ils ont peur : leur éducation devient un entraînement à la peur. Ainsi, l'enfant se trouve aliéné de son corps et brisé, car tout ce qui ne convient pas aux parents et à la société doit être rejeté et refoulé. Il devient alors la victime d'une société qui a besoin d'esclaves et qu'elle peut manipuler et exploiter. (...). De fausses valeurs sont constamment inculquées (...) (Oc, 59).

Note – Comme le lecteur le constatera : bien qu'ancrée dans un cadre mystique oriental, cette « doctrine » est néanmoins très similaire à ce que l'on entend dans les groupes communistes, maoïstes et occidentaux.

Un « groupe de rencontre ».

Oc, 104/154. – « Rencontre » signifie « séance de contact ». Il s'agit ici d'une « rencontre (une connaissance intime) avec soi-même et avec le groupe ». Dans ce cas précis, le groupe s'est réuni pendant sept jours (10h30-12h30 ; 14h30-18h00 ; 19h30-22h30). Teertha, remplaçant de Bhagwan, en était le responsable. – Un texte de Bhagwan introduit la séance ainsi : « Immergez-vous autant que possible dans le groupe, car ce qui importe vraiment, ce n'est pas le processus de groupe en lui-même, mais la totalité de votre implication. On passe à côté du groupe si l'on reste simple spectateur. (...) Il faut complètement abandonner le rôle de témoin, d'observateur. »

Si vous êtes en colère au sein du groupe, vous devez être la colère incarnée, et non la colère elle-même. Si vous êtes en colère, il y a toujours quelqu'un qui observe. Si vous êtes la colère elle-même, le « témoin » a disparu. (...). Soit vous vous impliquez, soit vous observez. C'est votre choix. Ce n'est que si vous « participez » (*KF-RH 07 : participation*) que quelque chose se produira, et non si vous restez un simple témoin. (Oc, 105).

Agir selon ses propres « impulsions ». – La rhétorique classique affirme que le véritable orateur :

- a. est informé (constatation),
- b . possède un texte ordonné (agencement),
- c. qui est stylisé (dessin),--
- d. qu'il a mémorisé (exercice de mémorisation) et
- e. qu'un acteur/une actrice interprète simultanément (dramatisation).

Ce dernier élément est soudainement réintroduit dans les groupes. -- « Je n'envoie – selon le texte de Bhagwan – au groupe de rencontre que des personnes qui comprennent qu'elles doivent briser toutes les frontières. Les frontières concernant le sexe, la violence, la colère, la rage, la haine. (...) »

ER28

Si c'est « honnête », ça deviendra douloureux. (...). C'est une tentative de dépouiller tout ce qui a été dissimulé. Ce sont des choses déplaisantes que nous cachons. C'est pourquoi nous les cachons. La violence, la haine ou la jalousie – nous les cachons parce que nous avons peur d'être rejetés si on les découvre. Non seulement nous les cachons aux autres, mais nous les cachons aussi à nous-mêmes. (Oc" 106).

Remarque : Il s'agit d'une forme de « refus de savoir » (comme on dit couramment), une variante de la « perspective humaine ». Mais cette « perspective humaine » conduit à la suppression (consciente) voire au refoulement (inconscient). En suivant nos tendances (in)conscientes – nos impulsions – comme dans une confession mise en scène pour autrui (et, immédiatement, pour nous-mêmes), nous les exposons à nous-mêmes et aux autres.

« **Je déteste tout le monde ici.** » – Oc, 107. – « Une femme est assise en face de moi (...). Elle s'appelle Karima et je crois qu'elle est la deuxième à prendre la parole : « Je déteste tout le monde ici », dit-elle avec une grande conviction. « J'ai toujours détesté tous mes pairs. » Au mot « détester », elle découvre ses dents de devant. C'est horrible. »

« **Une violente rixe.** » – Oc, 108. – « (...) Un ouragan de rage. – Le garçon au visage angélique et l'Écossais au caractère bien trempé se déchaînent, le petit roux riposte. – Puis c'est au tour de Karima, qui rugit à nouveau sa haine. S'ensuit un combat féroce entre elle et plusieurs femmes. Il dure longtemps. »

Eva, l'actrice allemande . — Oc., p. 110 et suiv. — Une star de cinéma. En psychothérapie depuis quinze ans. Souffrant souvent de dépression sévère. Divorcée. — « La plupart des gens du groupe (...) sont déjà à moitié nus pendant cette séance de l'après-midi. Eva, en jean et chemise blanche à la Saint-Tropez, est, à cet égard, une véritable dissonance. »

Oc, 114. (...) Une tâche : nous devons choisir une partenaire féminine avec laquelle nous nous sentons le moins à l'aise et avec laquelle nous préférerions passer la nuit. Je choisis Eva. (...). Elle loge au Diamant Bleu, l'hôtel (...). Nous marchons ensemble dans l'obscurité (...). Une partie de notre tâche consiste à écouter pendant une demi-heure ce que la partenaire souhaite raconter sur sa vie, son enfance et ses expériences récentes, en étant aussi attentifs que possible. De temps en temps, si nous le souhaitons, nous pouvons poser des questions.

ER29

Eva fait immédiatement fi de cela et se met aussitôt à me poser toutes sortes de questions (...). Je suis irritée par ce manque de discipline. (...). Nous commandons un repas à l'hôtel. Je lui parle (...) de moi (...). Et là, Eva se lance dans un récit qui dure au moins une heure et demie (...).

Tout cela est terrible, et au passage, elle mentionne aussi qu'elle a une peur panique d'être agressée sexuellement et que sa chambre au Diamant Bleu est, bien sûr, son « boudoir privé » où elle aime se réfugier dans son « intimité ». Elle me dit qu'elle ne prend pas du tout au sérieux la tâche que Teertha, la chef, nous a confiée : « Je devrais pourtant le comprendre. »

Je ne comprends absolument rien ! Adieu mon joli lit ! Je n'arrive pas du tout à saisir ses propos sur les « agressions sexuelles », car je me sens comme un enfant qui renaît dans les bras bienveillants du groupe. -- (...) Je pars à minuit et demi. Nous passons devant l'ascenseur et Eva tente de m'embrasser sur la bouche, mais je préfère refuser.

En rentrant, impossible de dormir, j'étais furieux. Mon côté masochiste, ce côté doux et enfantin, du genre « Non ! Bien sûr que non ! Non, si tu ne veux pas, tu ne devrais surtout pas le faire. Non, je respecte ta vie privée », me rend fou de rage. J'aurais au moins pu être plus ferme. Je me contente de rationaliser en me disant que j'ai vécu une expérience bouleversante qui m'a complètement chamboulé.

Mais le sommeil me fuit, et les pulsions meurtrières s'intensifient. On ne peut tout de même pas accuser un nouveau-né de « tendances au viol » ! Je suis furieux et je pense déjà au lendemain. En parlant d'« pulsions » ! Elles me font tellement peur. Ne pourrais-je pas simplement jouer le père-thérapeute compréhensif quand Teertha me demandera ironiquement demain : « Et... comment s'est passée la nuit, Swami ? »

C'est ce que j'ai toujours fait, toute ma vie, toujours ce rôle du garçon compréhensif, puis du thérapeute. Jamais un seul « Putain, je ne l'accepte pas ! » Et je me tourne et me retourne sur mon matelas dur, rêvant qu'Eva se réchauffe avec un amant à l'hôtel jusqu'à ce que celui-ci s'endorme, bien reposé, dans l'autre lit.

ER30

Remarque : Il est évident que notre psychiatre lui-même est aux prises avec de fortes pulsions. Il est fort possible que les personnes qui consultent un tel psychiatre, notamment les femmes, ignorent tout de son état intérieur.

Le lendemain matin, Eva est la dernière à entrer dans la salle commune. À peine installée, je me lève et la traîne au milieu de la pièce. Furieuse, je la gifle à plusieurs reprises en hurlant : « Putain, ce froid que tu as ! Quelle est la vérité ? Quelle est la vérité ? » Je me souviens m'être précipitée sur ce mot, « vérité ». Cela a certainement un lien avec ma mère et, dans mon imagination, « la vérité » concernant Eva, c'est qu'elle ne voulait pas passer la nuit avec moi car, après mon départ, elle devait rejoindre un amant qui l'attendait à l'hôtel.

Ce n'était qu'un fantasme. Mais en tout cas, j'exprime une partie de ma rage ; -- Finalement, je lâche Eva — qui a l'air assez surprise — et dis avec une sorte de dégoût : « Ce n'est rien. C'est tout au plus une sorte d'éternuement de colère » (...).

Je n'avais même pas eu le temps de me poser que toutes les filles du groupe se sont levées d'un bond et ont attaqué Eva. En un rien de temps, elle se retrouvait nue dans la pièce, essayant désespérément d'attraper quelques coussins pour se couvrir la poitrine. Cela rendait les autres encore plus furieuses, car elles étaient déjà toutes nues. – Eva ne comprenait rien à tout cela.

Elle ne se rend pas compte non plus de la colère que son comportement arrogant a déjà suscitée au sein du groupe. – Finalement, la scène prend fin.

Eva annonce qu'elle veut partir immédiatement. (...). À ce moment-là, personne ne sait ce qu'elle va faire. Ce n'est qu'une semaine plus tard que l'on apprend qu'à Bombay, elle s'est rendue directement à la presse à scandale allemande, qui s'empresse d'exploiter ses propos pour lancer une campagne de diffamation insensée à travers toute l'Allemagne.

Remarque : Le fait que tant de personnes ressentent – et laissent monter – de la « colère » en elles à cause du comportement soi-disant arrogant d'Ève démontre que ces « tant de personnes » ne possèdent toujours pas la paix intérieure qui leur permettrait de ne se préoccuper de ce comportement arrogant que plus que nécessaire.

La révélation biblique nous enseigne à nous mortifier en contrôlant nos jugements de valeur, car il s'agit d'arrogance. « À quoi bon ? » En effet, il s'agit là d'un jugement de valeur immature.

ER31

Un ouragan de putains de gens.

Oc, 119v. — « Après chaque orgie de violence, il y a un moment de calme. Teertha enchaîne alors les interprétations, qui font mouche d'une manière que je — en tant que psychothérapeute — n'avais jamais vue auparavant. » Les gens se tordent littéralement de rire tandis qu'il analyse avec un humour irrésistible la situation qu'ils viennent de vivre. (...) Cela atténue considérablement la gravité de tous ces meurtres et de ce chaos, des crises de larmes et des étreintes désespérées de cet après-midi. — (...).

Nous devons dormir dans la chambre commune avec tout le groupe maintenant. (...). Des couples se forment peu à peu autour de moi, les conversations s'estompent lentement, et certains couples – à ma gauche, à ma droite et en face de moi – passent à l'acte. En un rien de temps, j'ai l'impression d'être prise dans un ouragan de gens qui font l'amour, au milieu de toutes sortes de bruits de jeunes adultes. Je me mords la lèvre, furieuse, et j'essaie de rationaliser tout cela en me disant : « Tu es juste plus âgée ; tu es plus mature. Tu ne participes plus à ces accès d'éternuements sexuels maladroits. Tu as évolué. (...) ».

Mais la conscience de la solitude et de la vieillesse – chez ces jeunes – la réalisation d'être mis de côté (...) continue de me hanter. Je ne ferme pas l'œil de la nuit. (...) Je reste éveillé toute la nuit et je me sens perdu.

Sudra.-- Oc, 120 et suiv. ... -- Une « Anglaise un peu bedonnante ». Elle dit ne rien comprendre à tous ces livres de Bhagwan, contrairement aux autres membres. « Quand je l'ai vu pour la première fois, j'ai été très déçue car je n'ai pas vu cette "lumière bleue", cette "aura", censée l'entourer. Tout le monde la voit sans doute. Mais moi, je ne la vois pas du tout ; je ne suis pas du tout religieuse. » Le groupe éclate de rire. Teertha aussi, qui la regarde avec une tendresse mêlée d'admiration. (...)

Elle semble dépourvue de toute forme de narcissisme. Elle rayonne tout simplement sans même s'en rendre compte. Elle est infirmière en Angleterre. (...). Comparé à Sudra, je suis un homme complexe, constamment à la frontière du tragique et du mélodramatique (...). Sudra, elle, est l'innocence même.

Teertha lui demande de se déshabiller, et plus tard, elle se tient contre le mur, le ventre bien rond. « Oui, je me trouvais laide. C'est pour ça que j'ai grossi. Ça n'avait plus d'importance, n'est-ce pas ? »

ER32

Qu'est-ce que tu fais à me toucher les cuisses ?

Oc, 122. – « Saki, la jeune fille vierge, parle beaucoup avec sa tête. Tout le monde commence à s'en lasser : c'est une véritable manipulation intellectuelle. Mais soudain, Teertha semble avoir trouvé la faille. Elle raconte comment son père la touchait, quand elle était petite, et lui caressait les cuisses. »

Soudain, je me suis retrouvé assis au milieu de la pièce, caressant les jambes de Saki tandis qu'elle continuait de parler : c'était comme si je revivais le traumatisme (*une* blessure profonde). J'avais l'impression d'être une sorte de prolongement de Teertha, absorbé par les mots de Saki et le récit de la situation. Elle pleurait et se débattait comme si tout recommençait à zéro. Toute la déception, la trahison. Dans mon rôle de père de substitution, la sueur ruisselait sur mon visage.

Soudain, Saki se réveille et me regarde. « Mais qu'est-ce que tu me fais à me toucher les cuisses ? » s'exclame-t-elle. « Ingrate », je pense, et je me réfugie dans un coin de la pièce, trempée de sueur, tandis que Teertha lui parle longuement et reste assise à ses côtés jusqu'à ce que, tremblante de chagrin, elle semble reprendre ses esprits.

Nous restons assis, le souffle coupé, à la regarder : il caresse son corps comme pour toucher l'énergie contenue. C'est étrange. Je n'ai jamais rien vu de pareil. Mais c'est comme si Saki renaissait – devenait corps, femme – sous mes yeux. Et la matinée se poursuit ainsi, au rythme des scènes qui s'enchaînent.

Note-- Saki était une jeune Américaine « très belle mais d'apparence plutôt virginale » (oc, 112).

Renaissance « **Devenir** ». – Le but ultime de ce « groupe de rencontre, le meilleur au monde (une telle liberté absolue n'est permise nulle part ailleurs) » (Oc, 106), est une « transformation totale » (Oc, 107). Il s'agit de passer de pulsions et d'« impulsions » refoulées à une conscience claire et à une maîtrise supérieure de celles-ci. Ainsi, par exemple, on dit de Karima, la grenouille triste que tout le monde déteste (R. 28), au milieu d'un amas de coussins (qui lui servent de cercueil), qu'elle « se met à rire et renaît momentanément de son amertume dépressive » (...) (Oc, 123).

Voilà pour le « groupe de rencontre ». -- Aussi appelé « méditation kundalini » (oc, 110),-- avec des éléments de « bioénergétique » (« travail corporel ») (oc, 140) ou de « thérapie du cri primordial » (oc, 141).

ER33

Psychanalyse rotative.

O. c., 198 et suiv. -- Bhagwan préconisait une « nouvelle psychologie », plus précisément une psychologie qui combinait les points de vue occidentaux et orientaux sur la psyché.

un. Freud, Adler, Jung ... – L'esprit – désigné par les termes « moi », « esprit » ou « narcissisme » – est « malade » (comme nous l'avons vu dans les exemples précédents). Freud et ses principaux disciples ont ouvert la voie à une approche « scientifique » de cet « état de maladie » qui se manifeste par des symptômes, résumés par l'expression « personnes en difficulté ».

b. Maslow, Fromm, Janov. L'esprit est fondamentalement « sain » et, qui plus est, capable d'« expériences suprêmes » (bonheur intense, expérience mystique). Prenons l'exemple de la « psychologie humaniste » : l'Orient présente des fragments de cette psychologie de l'être humain sain capable d'expériences suprêmes (Patanjali, Bouddha), mais avec une orientation plus

profondément « religieuse » (quelle que soit la nature de cette « religion ») et tend vers la méditation et le sacré.

c. Bhagwan. – L'esprit est, dans son essence, « esprit éveillé » (à comprendre, bien sûr, dans son sens « oriental et religieux »). Un certain Gurdjieff, mystique, s'est engagé dans cette voie. Son disciple Ouspensky, grand mathématicien, était trop « intellectuel » pour véritablement explorer une telle psychologie de l'éveil. Bhagwan dit : « Je suis Gurdjieff et Ouspensky réunis. »

Note – Selon Foudraine : expansion de la conscience sans substances psychoactives, sous la guidance d'un esprit plus éclairé (comme Teertha). La condition principale étant la confiance et l'abandon au « maître » (Bhagwan-Teertha).

Une infrastructure. — Oc, p. 182 et suiv. — Avec la structure psychologique tripartite décrite ci-dessus, nous n'en sommes pas encore aux « pratiques bizarres » observées à l'ashram. — « Le sexe et l'agression sont les échelons de l'échelle menant à la "spiritualité" (*note* : l'éveil). Si l'on commence par scier les échelons, car on juge ces sources d'énergie impures et désagréables, l'ascension devient très difficile. (...). Notre source d'énergie la plus riche est (...) bloquée par les interdits et la peur. »

Avec de tels blocages, nous restons prisonniers d'un stade autosexuel, et nos relations dites hétérosexuelles se trouvent réduites, par ce blocage, à une forme de masturbation mutuelle. Elles n'ont alors plus rien à voir avec la véritable rencontre entre l'homme et la femme qui, dans un orgasme d'amour, font l'expérience du cosmique, trouvent le chemin vers Dieu et peuvent vivre le sexe comme une méditation. (Oc, 183)

ER34

Autrement dit : pour atteindre le triple objectif – la purification de la « maladie », l'activation de la santé et la prédisposition à une expérience optimale, à l'« état d'éveil » –, de l'énergie est nécessaire. Celle-ci se trouve liée au sexe et à la violence.

Note – Il est établi que, dans le *Nouveau Testament*, Jésus, à sa manière,
a. guérison de la maladie (incantations, guérisons),
b. en fournissant à l'âme des « dunamis » (= énergie).

Mais ce « pouvoir », outre son caractère naturel et extranaturel (occulte ou paranormal), est avant tout de nature surnaturelle. Un don de la Trinité. La *Bible* dans son ensemble, et plus particulièrement le *Nouveau Testament*, se méfie des énergies purement naturelles et parfois extranaturelles, dans la mesure où elles ne sont pas harmonisées par le surnaturel et sa force vitale spécifique.

Or, cette position n'est abordée nulle part clairement dans l'ouvrage de Foudraine. Soyons clairs : l'énergie contenue dans le sexe et l'agression, exprimée au besoin en groupe et activée par influence mutuelle, constitue-t-elle non seulement une condition nécessaire, mais aussi suffisante pour atteindre le triple objectif énoncé ? Les résultats – seul critère de référence – ne sont pas toujours rassurants sur ce point.

Remarque : La suspicion inhérente à l'anti-intellectualisme postmoderne à l'égard de l'esprit (intellect, raison) insinue que l'esprit, compris comme méthode rationnelle et force intuitive, est totalement dépourvu d'énergie. Ce qui, là encore, reste à prouver. Cet élément anti-intellectuel se retrouve également dans le bhagwanisme de Foudraine.

L'atmosphère des rêves nocturnes .

Quiconque lit les récits de Foudraine ne peut s'empêcher de penser que les groupes de Bhagwan émergent tout droit du royaume des rêves nocturnes : là, le sexe et l'agression règnent en maîtres – moralement libres, sans prêtres ni politiciens (Oc, 183 ; 205 (« Les politiciens sont les personnes les plus corrompues »), que Bhagwan déteste tant – « en toute liberté » de normes (Oc, 106). Selon Platon (et d'autres Grecs anciens), le tyran (dictateur) et le criminel naissent tous deux de ces rêves nocturnes.

Lorsque l'on confronte des personnes non préparées comme *Eva* (R 28), *Sudra* (R 31) ou *Saki* (R 32) d'une manière aussi « bizarre » ou « brutale » avec l'atmosphère de rêve nocturne dans laquelle elles vivent aussi très certainement dans leur inconscient, quel effet cela a-t-il ?

ER35

Note – Le thème des « groupes » est inépuisable. Juste un mot de plus. *J.L. Moreno, Gruppenpsychotherapie und Psychodrama (Einleitung in die Theorie und Praxis)*, Stuttgart, 1959-1, 1973-2, 7 et suiv., écrit : « Le « prolétariat » le plus ancien et le plus nombreux de la société humaine est constitué des victimes d'un ordre mondial insupportable et non thérapeutique.

On l'appelle le « prolétariat thérapeutique ». Il se compose de personnes qui ont besoin d'une forme ou d'une autre de misère : misère psychologique, misère sociale, misère économique, misère politique, misère raciale, misère religieuse.

Le « prolétariat thérapeutique » ne peut être « racheté » par les révolutions économiques : il existait dans les sociétés primitives et précapitalistes ; il existe dans les sociétés capitalistes et socialistes.

Le grand mérite de ces groupes, des marxistes-communistes aux mouvements de développement personnel du Nouvel Âge (à la Bhagwan, par exemple), est d'avoir pris conscience de l'ampleur et de la nature réelles des souffrances et d'avoir immédiatement tenté d'y remédier. Même si les méthodes « thérapeutiques » que nous avons examinées par échantillonnage (inductif) posent parfois de sérieux problèmes.

Théories. – Nous avons réduit l'aspect théorique au minimum. Dans cette philosophie de la culture, il s'agit principalement des phénomènes culturels que nous connaissons aujourd'hui.

Encore une dernière chose pour ceux qui souhaitent approfondir le sujet.

Michel Lobrot, dans son article « La dynamique des groupes » (in. *Sciences Humaines* , Paris, vol. 14, février 1992, p. 10-11), fait l'éloge du travail purement théorique de Lewin (*R 13*) : Lewin situe l'évolution et les conflits d'un groupe, quelle que soit sa taille, à la fois dans les profondeurs de l'âme et dans l'environnement (tous deux appartenant à un même champ de forces). À tel point qu'un groupe peut fonctionner parfaitement, sans facteurs ni autorités extérieures. La psychosociologie fut son œuvre.

En outre, il est recommandé de consulter : *Jean Maisonneuve*, *La dynamique des groupes* , Paris, PUF, 1968-1, 1984-7 (les groupes dynamiques (= lewiniens), interactionnistes (RF Bales) et psychanalytiques sont distingués ; -- leur rôle dans la société dans son ensemble).

Remarque : Notre objectif était de souligner les méthodes rhétoriques bizarres, voire audacieuses en apparence, employées par certains groupes — mais pas tous, loin de là —, afin d'épargner de douloureuses surprises aux personnes non averties qui pourraient s'y laisser prendre.

9. le groupe mythologique (36/40)

Les magiciens et magiciennes traditionnels connaissent bien, à leur manière, l'expulsion que nous avons observée à l'œuvre dans les groupes brièvement décrits plus haut. Le mythe de Narcisse nous en offre un exemple. Nous l'expliquerons très brièvement.

Mythologie/analyse des mythes.

En tant que récit, le muthos, le mythe, appartient à la narratologie (également : récit, diégétique) ou à la théorie du récit.

Le mythe – tout comme la fable, le conte et la légende – fut sous-estimé, voire méprisé, par le rationalisme classique des Lumières (qu'il considérait comme une « forme de pensée irrationnelle »). Le romantisme, cependant, lui permit de se réapproprier le sens en inscrivant ces récits dans la réalité (concept fondamental qui imprègne le romantisme). Ainsi, F.W. Schelling (1775/1854 ; idéaliste romantique allemand) affirme : « La mythologie est un produit de la conscience qui se réinvente sans cesse. » (Introduction à la philosophie de la mythologie, I, 10).

« Mythologie » signifie :

- a.** les récits eux-mêmes qui, ensemble, constituent un système unique, aussi lâche soit-il,
- b.** l'étude de ces récits (également appelée « analyse mythologique »).

Le mythe.

Le mythe est essentiellement une analyse du destin. Quiconque privilégie le concept de « destin » ou de « destin(s) » en saisit la véritable essence. – De ce point de vue, le mythe est un récit qui :

- a.** fondé sur les faits observés, le destin,
- b.** Analyse en profondeur (pensez à la théorie de Platon ou à l'insondabilité) jusqu'aux « éléments » occultes et/ou « divins » (= présuppositions) qui rendent compréhensibles les faits ou événements observés. Ou, du moins, les rendent plus compréhensibles.

Note -- Exprimé en termes platoniciens : les mythes sont une forme de « stoicheiosis » (lat. : « elementatio »), analyse des facteurs.

Analyse du destin

La fable qui distrait les enfants ou leur inculque une leçon morale, le conte de fées, généralement plus long et parsemé de merveilles, la légende, souvent

plus pieuse (et relevant davantage de la sphère biblique et chrétienne), sont autant de formes d'analyse du destin, mais plus légères et donc destinées à un public simple (les enfants, par exemple). Le mythe, quant à lui, dans la mesure où il se contente de décrire des faits observés, est souvent plus cru, plus brutal, et donc davantage destiné à un public adulte. Il est vrai que certains mythes sont tout simplement agaçants.

ER37

Platon d'Athènes (427-347 av. J.-C.), parmi d'autres, suivant les traces de Socrate, a critiqué cet aspect peu édifiant des mythes, et il est loin d'être le seul à le faire. La révélation biblique, depuis le récit de la Chute, a également formulé une critique acerbe à l'encontre du caractère corrompateur des mythes des peuples païens : les divinités de ces mythes sont, en règle générale, des « démons ».

Ici, le mythe rejoint la ballade. La ballade, d'origine plus nordique, islandaise et germanique, dépeint certes elle aussi des scènes et des destins idylliques (lumineux et heureux), mais son essence même réside clairement dans le tragique : le destin, le mal démoniaque et autres forces similaires, tout comme dans les mythes, y sont omniprésents. La ballade n'est donc pas un ouvrage de littérature jeunesse. Le genre de la ballade est généralement réservé aux adultes.

Note : Il n'est donc pas surprenant que les grands tragédiens grecs antiques — Eschyle d'Éleusis (-525/-456), Sophocle de Colone (-496/-406) et Euripide de Salamine (-480/-406) — aient puisé abondamment, pour leurs tragédies, dans les mythes et leurs anankè, c'est-à-dire dans les nécessités ou événements bizarres du destin.

Conclusion. – Le mythe (ainsi que les autres types de textes mentionnés) est un modèle de vie :

- a.** l'original, la vie, telle qu'elle est réellement,
- b.** est éclairée par un modèle de celui-ci (c'est-à-dire quelque chose qui fournit des informations à son sujet), de sorte que les événements de la vie deviennent plus compréhensibles et immédiatement plus supportables.

Cela implique d'emblée que les mythes jouent un rôle important dans la religion, la magie et le mysticisme. Cela n'empêche pas pour autant qu'ils soient racontés – par exemple aux enfants – comme s'il s'agissait de fables, de contes ou de légendes. Le mythe est ambigu, comme tout ce qui existe.

Note – « L'homme moderne sera un mangeur de mythes (K. Marx). »

Dans la terminologie marxiste, le terme « mythe » désigne un ensemble d'idées (ou d'idéaux, si nécessaire) aliénées, sous forme d'« idéologie », des réalités économiques et sociales concrètes et donc « irréelles », mais telles que ces idées — tout comme les mythes des peuples archaïques — exercent une grande influence spirituelle sur la psyché, y compris celle de l'humanité moderne.

Considérons « le mythe libéral du progrès (économique) » et le progressisme qui l'accompagne, depuis les rationalistes des Lumières du XVIIIe siècle (cf. les encyclopédistes).

ER38

De même, il y a le « mythe socialiste du Grand Soir », selon lequel, après une violente révolution socialiste, prendraient fin aux misères de l'ère bourgeoise. Ce qui relève, une fois encore, d'une forme de progressisme rationaliste éclairé. Ici, le mythe est « mondainé » (sécularisé), et sa description ou explication est purement humaniste et scientifique.

La situation est différente avec « Der Mythos des XXe siècle » de Rosenberg, le nazisme : il remonte à une époque antérieure à celle des Églises (Pastbels) et à celle des rationalistes des Lumières. Le primitivisme, une sorte de retour à un stade primordial idéalisé, domine ici la notion de « mythe ». Cela n'empêche pas les nazis d'intégrer les acquis les plus modernes (pensons à la science et à la technologie modernes). – À cet égard, il est proche du New Age.

Le mythe de Narcisse.

Bibl. st. : P. Grimal, *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, PUF, 1951-1, 1983-9. -- Le mythe de Narcisse est mondialement connu, surtout depuis Freud et sa réinterprétation psychologique des profondeurs, qui y voyait principalement le mythe du besoin de validation (vanité, « narcissisme », absorption de soi, égocentrisme).

Plusieurs versions.

On peut souvent trouver un mythe dans une multitude de versions (types de textes).

Remarque – Avant de présenter la version égocentrique, voici la version altérocentrique.

Narcisse était un jeune homme qui aimait passionnément sa sœur et qui lui ressemblait d'ailleurs étrangement. Pourtant, la jeune fille connut une mort prématurée, fruit du destin. Pour ne jamais oublier son image, Narcisse, penché au-dessus de la source, repensa à sa sœur qui le fixait du regard.

Cependant, au lieu d'immortaliser ainsi à jamais l'image de sa sœur décédée dans son esprit, sa force vitale (en grec : 'dunamis', ce par quoi on vit et on survit) diminua à un tel point qu'il dépérit.

Remarque : Pourquoi le concept de « dunamis » (énergie vitale) est-il si central dans les mythes (et les ballades) ? Parce que les êtres humains ne maîtrisent leur destin que grâce à cette force vitale ! Une vie erronée (comme celle de Narcisse) a des conséquences néfastes sur eux.

ER39

Note : L'une des structures fondamentales de cette version semble être le système de « déception (frustration)/tristesse » (et non de « frustration-agression »). Narcisse a réagi avec trop de faiblesse. Autrement dit, une sanction fatale et immanente (un processus de punition interne) est à l'œuvre, affectant tragiquement sa force vitale et préparant ainsi sa propre chute. En cédant à la mélancolie (présage), il s'expose non pas à la vie et à la survie, mais à la mort (continuation).

La version égocentrique.

, ou « mante religieuse », au sujet de son destin. Tirésias leur répondit : « Il vivra jusqu'au jour où il verra son propre reflet. » Ce n'est que plus tard que tous comprirent la véritable signification de cette prédiction.

b. La beauté de Narcisse, dans sa jeunesse, était d'une rareté exceptionnelle (ce qui le conduisit à l'hubris, la transgression). Il était, de ce fait, le lieu de rencontre d'innombrables jeunes filles et nymphes. Narcisse les repoussait sans cesse avec dédain, jusqu'à ce que la nymphe Écho tombe éperdument amoureuse de lui. Pourtant, une fois encore, Narcisse réitéra son désapprobation et alla jusqu'à le calomnier. Écho se retira dans la solitude, se consumant peu à peu de chagrin, jusqu'à ce qu'il ne reste plus d'elle qu'une voix plaintive et mélancolique. Sa force vitale était si faible.

Mais Écho avait des sœurs ! Profondément choquées par toute cette affaire, elles se tournèrent vers la déesse Némésis. Cette déesse est connue comme la déesse de la « vengeance divine » et surtout de la « justice distributive » (qui punit les transgressions, qu'elles soient bonnes, comme dans le cas de la beauté de Narcisse, ou mauvaises, comme dans le cas du mépris de Narcisse pour le sexe féminin).

Note : Narcisse ne partageait pas la conception de l'érotisme associée aux jeunes filles et aux nymphes dans un contexte païen et mythologique. Cela entraînera son exclusion du groupe.

La déesse Némésis résolut de rendre justice aux amants éconduits avec arrogance en frappant Narcisse – dont la magie était à son égal – de sa propre force vitale, le condamnant ainsi à mourir et à quitter la communauté. Aussitôt, la prophétie de Tirésias s'accomplirait.

ER40

La ruse divine .

a . « Divin » signifie ici « tout ce qui émane des divinités du paganisme et/ou qui leur ressemble » (appelées « esprits impurs » ou « démons » par la Bible).

b. « Tromperie » signifie « tout ce qui exploite les faiblesses sans que la personne trompée s'en aperçoive ». – C'est un thème très fréquent dans les mythes. Kristensen est l'un des rares spécialistes des religions à l'avoir étudié en profondeur.

Déjoué par l'inspiration.

Pour frapper quelqu'un au plus profond de sa force vitale, comme la magie le fait encore quotidiennement, on peut lui insuffler une idée ayant un effet «négatif» perfide.

Alors que Narcisse était parti chasser, Némésis le persuada de se désaltérer à une source. Il y vit alors, pour la première fois, son visage, dans toute sa beauté, se refléter à la surface de l'eau. À cet instant précis, il tomba éperdument amoureux de son propre reflet. Mais lorsqu'il voulut l'enlacer, elle se transforma en caricature. Pourtant, grisé par sa propre satisfaction, il continua de la contempler, à tel point qu'il en oublia de manger et de boire. Et, peu à peu, sa force vitale le quitta.

Euphémisme.

Il fut transformé par la divinité en une fleur qui prit racine au printemps : la fleur de narcisse (narcisse) se reflète, au printemps, dans l'eau de source, - fleurissant, pour ensuite mourir en automne.

Explication mythique.

Dans les mythes, la beauté est trompeuse, à l'image de la belle Lorelei qui attire et prépare la ruine.

a. Le dieu local Hadès (généralement traduit par « Hadès ») ou alternativement : Plouton, le dieu des enfers, est connu à Pulos (littéralement « porte »), en Élis.

Remarque : Plusieurs villes, villages ou quartiers étaient considérés comme des « portes de l'enfer » car leurs habitants étaient convaincus qu'ils étaient le domaine des divinités infernales. C'est pourquoi nous comprenons immédiatement ce que Jésus veut dire lorsqu'il affirme que « les portes de l'enfer » ne prévaudront pas contre son Église.

b. Le dieu universel Hadès, dieu des Enfers, règne sur l'ensemble des Enfers (qui ne se réfère pas seulement au lieu des damnés), avec sa parèdre Perséphone (= Perséphoneia), la déesse des Enfers.

Or, selon la mythologie, la fleur de narcisse était la fleur d'Hadès : quiconque la cueillait – consciemment ou inconsciemment – voyait soudain la terre s'ouvrir dans son imagination, le dieu lui-même monter et venir le chercher. Prenons l'exemple de Coré, la fille de Zeus.

ER41

10. Le groupe mythologique (explication) (41/43)

Le Jugement de la Divinité . – On dit généralement « jugement du dieu » (mais nous tenons à souligner que « dieu » est masculin et « divinité » est à la fois masculin et féminin). – Narcisse subit un « jugement » de la part des divinités mythiques (ici principalement féminines) : elles examinent les circonstances et « jugent » qu'il doit être banni du groupe par le pire châtiment qui puisse être infligé magiquement, la destruction fatale de la force vitale ou « dunamis ». – Nous allons l'expliquer brièvement.

Le concept d'« ate » (jugement des divinités).

Rue de la bibliothèque : A. Bailly E. Egger, *Dictionnaire Grec-Français*, Paris, 1903, 300s. (ateo, atè)). --Lorsque nous organisons la multitude de significations d'« atè », une structure historico-religieuse claire se révèle.

Un processus.

« Kinesis » (du latin motus), processus, est un cours comportant une séquence intrinsèque. On peut le représenter ainsi :

- a. à la suite d'un faux pas ou autre,
- b. une divinité provoque une cécité (conscience crépusculaire, illusion, voire folie) (au sens très large : les âmes des morts, les héros sont inclus) en raison d'un concept dysfonctionnel qui, si la personne affligée le suit (l'hérite), provoque un malheur (accident, erreur de calcul, -- en tout cas « mauvais résultat »).

Sémantique.

Maintenant que nous connaissons le processus en question, nous pouvons déterminer la signification du mot ou du groupe de mots (sémasiologie),

un. 'Ateo'.

Signification : « Je suis contrôlé par une illusion inspirée par une divinité et je commets des actes funestes ».

b. « mangé ».

a. La divinité qui provoque le processus de tromperie (en tant que déesse du châtement).

Note : Ce que nous... avons appris de Nathan Söderblom, le spécialiste des religions, avec le terme « Urheber/Urheberin » (cause/causeresse),

b.1. L'état crépusculaire, la responsabilité diminuée, qui est le premier effet de l'intervention divine.

b.2. Le mauvais résultat, le désastre qui s'ensuit. – Ce sont là les significations les plus frappantes.

Note : Les Érinyes, déesses du destin, si redoutées des Grecs pieux, appelées Euménides (déesses bienveillantes) par antiphrase (représenter un par un autre) – pensons aux Furies romaines –, appartiennent parfois aux déesses désignées par « Até ». – Platon, **Gastmaal** 195d mentionne Até.

Note – Un adage romain ancien est bien connu : « Quos Jupiter vult perdere dementat » (Celui que Jupiter, le dieu suprême, envoie à la ruine, il le prive de ses sens). – C'est une application du suffixe « ate ».

Explication hérodistique.

Rue de la bibliothèque : G. Daniëls, *Étude historico-religieuse sur Hérodote*, Anvers/Nimègue, 1946 (environ 27/38 (point de vue d'Hérodote sur le règne des dieux)).

Hérodote d'Halicarnasse (-484/-425) est connu pour ses *Historiai* (littéralement, enquêtes). Il est immédiatement devenu le « père de l'historiographie » (W. Jager dit : « le père de la géographie et de l'ethnologie »).

1. Hérodote est Milezier : les phénomènes visibles et tangibles, « séculiers » (terrestres), sont le donné ; les « archai », les présuppositions, sont ce qui est requis. En cela, Hérodote se révèle comme un théologien mythique : il tente souvent, à travers les phénomènes observables par tous, de dévoiler une structure qui régit (et donc « explique ») les événements qu'il décrit.

2. Cette structure (en termes platoniciens : idée) est appelée « kuklos », cycle. Les phénomènes :

- (a) commencer petit,
- (b) devenir plus grands,
- (c) atteindre un pic, de préférence pour une courte période de temps, qui couvre simultanément un passage frontalier,
- (d) de sorte qu'ils redeviennent alors soudainement petits ou même insignifiants.

Narcisse, vu à travers le prisme d'Hérodote, présente un cycle aussi bien dans la version altérocentrique que dans la version égocentrique.

Dans la version altérocentrique : une illusion s'installe dans son esprit, grandit jusqu'à atteindre un paroxysme insupportable qui lui sera fatal. Il croit qu'en se contemplant, il préservera l'image de sa sœur pour l'éternité.

Dans la version égocentrique : suivant la beauté exceptionnelle qui lui est inhérente, la vaine pensée grandit dans son esprit qu'il peut se livrer à la vanité – une vanité qui non seulement le rend satisfait de lui-même, mais qui le pousse non seulement à rejeter toute amante, mais aussi à la mépriser.

Ce pic provoque la réaction de Némésis, qui œuvre à l'« nivellement » (au sens de Daniel), à l'égalisation, au lissage, dans un esprit de justice distributive. Ce que Narcisse « rabaisse », c'est-à-dire qu'il diminue pour lui enseigner la juste mesure. Mais c'est précisément pour cette raison qu'il est exclu du « groupe ». Avec son orgueil démesuré, sa transgression, il ne trouve plus sa place au sein du « groupe ».

ER43

La structure de direction d'Hérodote.

Comme EW Beth, entre autres, l'a clairement indiqué à l'époque, les penseurs grecs archaïques et classiques ont réfléchi à une intuition directrice ou cybernétique. -- Nous allons maintenant brièvement décrire cette structure de flux.

a. La règle (telos).

« De même que la divinité s'efforce de maintenir une certaine uniformité et un certain ordre dans la nature par la sage répartition des forces, de même elle a tracé certaines limites dans la vie des hommes, dont elle ne tolérera en aucun cas la violation. » (Daniel, oc, 28v.).

b. L'écart (parekbase).

« Lorsque l'homme, cependant, transgresse ces limites et les dépasse, il s'expose à la « fthonos » (*note* : du latin *invidia*, « envie », mieux : « intolérance ») des divinités. » (Daniel, ibid.). Hérodote utilise également l'expression « nemesis ek theou », une intervention corrective ou un retour d'information de la divinité.

c. Rétroaction, récupération (rhumatisme, épanorhthose).

Cela a déjà été sous-entendu : la tolérance des divinités envers les écarts de conduite a ses limites ! Lorsque cette limite est franchie, survient l'« atè », le jugement de la divinité (que nous avons expliqué plus en détail ci-dessus).

Décision.

Grâce à cette structure de la cybernétique antique — que l'on retrouve encore, par exemple, chez *Aristote*, *Politique* V, 5 (les constitutions qui s'écartent des normes provoquent des correctifs) —, nous avons doté la structure observée à l'œuvre, notamment dans le malheur de Narcisse, de son cadre conceptuel complet (structure de base). Ce n'est qu'en posant comme prémisses une certaine téléologie (avec des normes et des attentes) fondée sur

des valeurs (voir *R, 01*) que l'on peut découvrir une certaine « logique » dans le mythe de Narcisse (comme dans bien d'autres développements).

Remarque : Nous avons vu que les divinités des mythes étaient généralement des êtres démoniaques qui « connaissaient le bien et le mal » (comme le dit la Genèse), et qui se sentaient à l'aise aussi bien dans le bien que dans le mal. Hérodote, à l'instar de Platon plus tard, éclaire déjà quelque peu le concept de divinité : il considère les dieux et les déesses comme exempts du péché d'envie (jalousie, etc.) ! Ainsi, *Platon affirmait également (Phèdre 247a)* que « l'envie se situe hors du chœur des divinités ».

Si l'on procède ainsi, il faut introduire une conception duale de la divinité : il existe alors des divinités bonnes et des divinités mauvaises. Or, il s'agit là d'une révolution dans la théologie mythique. Cf. Daniel, *oc.*, 31.

ER44

11. Modèle ethno-religieux de la dynamique de groupe (44/48)

L'ethnologie s'intéresse à la description et à l'explication des phénomènes primitifs et archaïques, dans lesquels la modernité fait office de norme : tout ce qui est « prémoderne » relève fondamentalement du domaine de l'anthropologie culturelle.

Nous souhaitons démontrer que le groupe mythique est encore une réalité vivante aujourd'hui en examinant ce que *K. Pfund, *Ich, Waibadi, Regenmacher, Zauberer und König*, *Kreuzlinger*, *Neptun*, 1982**, nous apprend sur l'exclusion du « groupe » par la magie et les croyances ancestrales. Cet ouvrage est une sorte de récit de voyage structuré qui explore en profondeur la culture – valeurs, objectifs, normes et attentes – de la population des îles Trobriand, entre Port Moresby et Rabaul (Papouasie-Nouvelle-Guinée).

Sur ces vingt-deux îles, dont Kiriwina est la plus grande et Tuma — chose assez inhabituelle — continue d'être l'île où résident les « esprits » (âmes) des ancêtres, il n'est pas question, selon Pfund..., de « divinités », mais plutôt de culte des ancêtres (manisme) comme toile de fond de la magie qui y règne.

Les habitants sont majoritairement mélanésiens. Waibadi, le grand sorcier et faiseur de pluie (il maîtrise le climat, à l'image de Jésus apaisant la tempête), est, de par ses liens de parenté, le personnage le plus important après le roi (le fils de la sœur aînée du souverain devient roi). En effet, le matriarcat, ou la

maternité, domine encore la culture (comme dans l'Europe archaïque). Waibadi est pratiquement la figure centrale de ce livre fascinant.

Note : Le rôle du père se limite à celui de premier ami dans la vie de ses enfants. Le fait qu'il ne soit pas lié par le sang à ses propres enfants (selon la philosophie des Trobriandais) est déjà évident du fait que l'enfant appartient au totem de sa mère (un totem étant une association clanique magique). Il exerce toutefois un monopole sexuel sur sa femme.

Au-dessus du réseau des liens claniques se tiennent les ancêtres invisibles qui interviennent dans tout ce qui arrive en tant que « divinités » suprêmes (car, bien que Pfund évite le terme « divinité », le rôle des ancêtres équivaut à cela).

« Les sorciers et les magiciens sont les gardiens des lois anciennes grâce auxquelles leur peuple a pu survivre. » (Oc, 72). On ne saurait mieux caractériser les religions anciennes et leur magie qu'avec le terme de « survie ».

ER45

Meurtre.

Oc, 204/220 (Todesmedizin).-- Nous nous attardons longuement sur le dernier chapitre ; car il montre comment la « magie » utilise des moyens naturels, si nécessaire, pour néanmoins atteindre le but dit « magique ».

Par ailleurs , on entend régulièrement des chercheurs affirmer que la magie et sa « mentalité » (son « niveau de conscience ») appartiennent, et continueront d'appartenir, au « stade » purement primitif. Autrement dit, la magie n'évolue pas. Derrière cette affirmation, on perçoit bien sûr le progressisme moderne et l'évolutionnisme (dont la validité n'a pas été démontrée de manière incontestable). Nous allons maintenant examiner la véracité de cette affirmation.

La raison.

Waibadi envoie des messagers aux chefs de plusieurs lieux pour les rencontrer et sonder leur opinion. – Waibadi déclare ce qui suit : – Le temps était défavorable, ce qui a entraîné une mauvaise récolte d'ignames. Ce qui, à son tour, a amené la population à remettre en question son pouvoir de manipulation du climat. – Par conséquent, les ancêtres ne peuvent recevoir

immédiatement la part de la récolte qu'ils souhaitent. Résultat : mécontentement. – Voici le point de départ de cet événement si particulier.

A. L'explication magico-religieuse.

Les peuples primitifs savent pertinemment que les phénomènes nécessitent une interprétation fondée sur des présuppositions. Comment Waibadi explique-t-il cela ? – Les esprits sont mécontents car l'un de nos meilleurs mages – du moins le prétend-il – s'est laissé séduire et a commis un meurtre odieux : Ilamuera de Wawela. Il a trahi sans vergogne la confiance de ses ancêtres ; il a utilisé sans scrupules la sagesse qu'ils lui avaient léguée pour commettre un meurtre.

Eh bien, il s'est enfui et a échappé à son châtiment. Tant qu'il en sera ainsi, nos ancêtres ne nous seront pas favorables. Il est donc de notre devoir de le soumettre à la juste punition. Ce que, mes amis, nous devons clairement faire savoir à nos frères et sœurs.

Les esprits sont mécontents.

Cela était dû à l'intrusion audacieuse d'un « dim-dim » (étranger, blanc) dans les grottes sacrées de Labai, berceau de notre peuple. Il l'a payé de sa vie. Le crocodile blanc ne fut plus jamais revu, car les esprits l'ont ramené sur leur île.

Les esprits sont mécontents :

Et cela à cause du suicide de Bodulela. Personne ne l'a soutenue dans son deuil après la mort de Tokosikuma. Elle s'est retrouvée seule face à sa souffrance. Nous aussi, présents ici et maintenant, avons failli à cette responsabilité.

ER46

Note -- Il est clair : la confession religieuse de culpabilité est déjà présente dans ce stade primitif (Cfr. R:06 ; 16 (*Ricoeur*); 21).

B.1.-- Waibadi se dirige vers la petite clinique de Losuia.

Les chefs sont rentrés chez eux. – Quelque temps plus tard, Waibadi se rend dans un petit dispensaire (dix-huit lits). – Il discute avec Orayaysi, son cousin, infirmier dans ce dispensaire. Après cette conversation, l'idée de la punition d'Ilamuera lui vient enfin à l'esprit. De plus, plus il réfléchissait à son plan, plus il lui semblait inspiré par les esprits.

Mais pour ce faire, il avait besoin de l'expertise d'Ephraim Christmas (de la tribu Tolai, en Nouvelle-Bretagne), un converti qui était chef adjoint de la petite clinique. Avec ruse, Waibadi interroge Ephraim sur les types de maladies traitées à la clinique : neuf cas de paludisme, plusieurs ulcères tropicaux, un cas de lymphangite, un cas de bronchite chronique, un cas d'accouchement, un cas de sorcellerie (hyperesthésie) et un cas d'ankylostomiase (ankylostomiase), à savoir David de Kavataria.

Vous avez mentionné les ankylostomes. (...) À ma connaissance, ils s'enfouissent dans les intestins. Pourriez-vous m'indiquer comment on peut les diagnostiquer, puisqu'ils sont invisibles ?

C'est tout l'art du diagnostic. Les signes typiques sont toutefois l'anémie et, généralement, des lésions cutanées sur les jambes.

Lorsque les ankylostomes se fixent au système intestinal, doit-on observer des signes de cette infestation dans les selles ? Ou pas ?!

Le microscope est indispensable : les excréments doivent être dissous dans de l'eau fortement salée. Les résidus alimentaires se déposent au fond. Les vers flottent à la surface.

Waibadi en savait assez.

Remarque : Cela démontre déjà clairement que « la mentalité magique » est effectivement disposée à apprendre et qu'elle « évolue » immédiatement.

B. II.-- L'expertise de Waibadi en la matière.

Des années auparavant, un médecin européen du nom de Waibadi avait décrit le cycle de vie des ankylostomes. Les œufs, à partir desquels se développent les larves, se trouvent dans les excréments. Une fois dans le sol, ces larves continuent leur croissance jusqu'à devenir des créatures microscopiques. Elles finissent par s'accrocher aux pieds et aux jambes et pénètrent ainsi la peau, provoquant de fortes démangeaisons.

ER47

Ils pénètrent dans les vaisseaux sanguins, puis dans les poumons et enfin dans les intestins. À ce stade, ils mesurent de huit à dix millimètres. Ils atteignent leur maturité sexuelle, se fixent aux tissus cellulaires et se nourrissent de sang, provoquant une anémie rapide.

B.III. - « ... Un meurtre parfait doit être possible ».

Les chercheurs affirment que « la mentalité magique » appartient encore au « stade infantile ». Nous verrons ce qu'il en est.

On découvrit soudain, selon Pfund, un autre aspect de l'ankylostomiase : grâce à ces vers, un meurtre parfait serait possible. Imaginez : une personne indésirable est infectée à son insu, par exemple en ingérant des aliments contaminés ! Ce n'est qu'après longtemps que sa maladie devient visible, lorsque plus personne ne soupçonne d'infection délibérée ni n'en trouve la moindre trace ! Quel aliment choisir ? Il ne doit pas être cuit, par exemple (pour ne pas détruire les œufs) ! Soudain, Waibadi s'arrêta : « Du lait de coco ! Oui, du lait de coco ! » Ilamueria allait tomber dans le piège.

Orayaysi, la cousine, écoutait avec étonnement les paroles de son oncle (...). Il avait un besoin urgent d'excréments, et plus précisément de ceux de David de Cavataria.

Aux îles Trobriand, où la propreté physique est une règle d'or, les habitants, si possible, évitent l'endroit où se trouve Popu. – « C'était donc forcément de la magie ! » Bien que ses études à Port Moresby aient semé le doute sur la magie, Orayaysi était néanmoins toujours étonnée de constater à quel point, maintenant qu'elle vivait de nouveau dans sa région natale, elle retombait sous le charme des idées de sa jeunesse.

CI-- « Dites-moi ce que je dois faire ».

Tomeyawa, de Lalela sur l'île de Kitava, un grand magicien, est convoqué par un messager. — « Je t'ai convoqué car j'ai été désigné par les esprits de nos ancêtres pour expier l'acte honteux d'Ilamueria. — Toi, Tomeyawa, tu as le droit de participer au jugement rendu sur Tuma (*note : l'île des esprits ancestraux*). »

Les grands esprits ont décidé de rappeler Ilamueria au royaume des esprits. Puisqu'il réside sur Kitava, votre nom a été mentionné comme celui du magicien qui, seul avec moi, peut être initié à cette entreprise.

ER48

Vous savez que votre rôle dans cette affaire vous vaudra un grand honneur dans l'au-delà. Alors, dites-moi si nous pouvons compter sur vous.

« Ma coopération est certaine, tant pour les grands esprits que pour vous. Dites-moi ce que je dois faire. (...) J'ai toujours respecté les lois de nos ancêtres et veillé à ce que tous les totems vivent selon les préceptes. J'exécuterai scrupuleusement les instructions des grands esprits que j'entendrai par votre bouche. »

Note : Le culte des ancêtres (manisme) et le totémisme (appartenance à un clan) régissent le comportement des Rois mages. Ces trois éléments – culte des ancêtres, totémisme et magie – forment une structure tripartite que l'on retrouve quasiment partout dans les cultures prémodernes.

Waibadi : « Je te donne ici un instrument que les médecins blancs utilisent pour injecter des médicaments. » Sur ce, il prend une demi-noix de coco remplie d'eau et montre à Tomeyawa comment se servir de la seringue. – Une fois que son confrère magicien a maîtrisé la technique, il dit : « Tiens-la. Je te donne maintenant un remède que mes ancêtres m'ont légué. (...) Tu inviteras Ilamueria. (...) Tu lui donneras à boire une noix de coco que tu auras préparée peu avant. (...) Voici la seringue contenant le remède que je vais te remettre. »

Note : Le liquide contenant les ankylostomes est versé dans le lait de coco et pressé à son extrémité. (...). Le remède miracle que vous recevez est inédit. Son action est lente. » – Waibadi prépare le remède – une expression paradoxale – avec ce qu'Orayaysi lui a fourni et le donne à Tomeyawa.

C. II.-- « Professeur, le patient de Wawela vient de mourir !

Plus tard, Waibadi rend visite au professeur Whitmore (qui étudie les coutumes des Trobriandais).

Waibadi se leva et serra la main de Whitmore pour lui dire au revoir. (...) Sa cousine Orayaysi se tenait dans l'embrasure de la porte. Elle le regarda avec surprise : sa présence dans le bureau du professeur Whitmore la troublait. (...)

« Professeur, le patient de Wawela, le magicien Ilamueria, vient de mourir. » Waibadi baissa les yeux pour dissimuler toute lueur qui aurait pu le trahir. — « De quoi souffrait-il ? » — « D'ankylostomiase. Des ankylostomes ! » grommela Whitmore.

Conclusion. – L'agent létal n'avait rien de magique. C'était un agent létal naturel. Seul le contexte dans lequel il a été utilisé avait quelque chose de « magique ».

ER49

12. Zombification (49/57)

La dynamique de groupe inhérente à la religion Vodou en Haïti est très clairement mise en évidence par la pratique connue sous le nom de «

zombification ». -- Nous nous attarderons un peu plus sur ce point afin de clarifier le concept de « primitivologie » (ethnologie), nécessaire pour bien comprendre les enjeux liés à la « pré- et postmodernité ».

1. Ne pensons pas que la primitivologie soit si récente. *Helmut von Glasenapp*, **De niet-Christelijke religieen**, **Antw./Utr.**, **Standaard**, 1967, 216, affirme que Poséidonius d'Apamée (-134/-51 ; stoïcien condescendant, précurseur du néoplatonisme) s'est déjà sérieusement penché sur les phénomènes chez les « Primitifs » et leurs présuppositions.

Et *Otto Willmann*, **Geschichte des Idealismus, I (Vorgeschichte und Geschichte des antiken Idealismus)*, Braunschweig* 1907-2, 696, dit : les néoplatoniciens (250/600), à la recherche de la « théosophie », cette sagesse dérivée des divinités, ont cherché à trouver des précurseurs de leur propre façon de penser, non seulement parmi les Grecs anciens et primitifs, mais bien au-delà (Égyptiens, Iraniens, Indiens).

2. La recherche moderne ne commence qu'avec le jésuite J.F. Lafitau (1670/1740). – Les Modernes découvrent, dans leur approche ethnocentrique, les « sauvages », appelés plus tard « peuples de la nature » (Herder (1784)) et, encore plus tard, « les primitifs ». – Ceci établit d'emblée le cadre dans lequel nous situons l'étude des zombies.

Rue de la bibliothèque : *Wade Davis, Le Serpent et l'Arc-en-ciel* , Amsterdam, Contact” 1986 (// *Le Serpent et l'Arc-en-ciel* , New York, 1985).

Nous sommes en 1982 : Wade Davis, étudiant en ethnobotanique (principalement les plantes des Amérindiens), est chargé par son professeur de l'université Harvard d'enquêter sur le terrain sur la création des zombies, en émettant l'hypothèse que cela se fait à l'aide d'un poison qui provoque une mort apparente.

La raison .

Point de départ : le fait incontestable que la zombification est bien plus qu'une simple fantaisie sensationnaliste pour les films d'horreur. Voici, en bref, les détails.

1. Clairvius Narcisse.-- Son acte de décès date de 1962. En 1980, il marchait vivant sur le marché de l'Estère.

Description. -- « Physiquement, il me semblait en bonne forme. Il parlait lentement mais clairement. Interrogé sur son expérience, il a raconté à peu près la même histoire que celle que j'avais entendue du Dr Nathan S. Kline (le professeur Evans Schultes m'avait envoyé consulter ce psychiatre et psychopharmacologue à New York). »

ER50

Il ajouta cependant quelques détails étonnants. Une cicatrice sur sa joue droite, près de sa bouche, avait été causée par le clou qui avait transpercé son cercueil. Le plus incroyable était qu'il se souvenait d'être resté conscient pendant toute l'épreuve et que, complètement paralysé, il avait entendu sa sœur pleurer.

Il se souvenait que son médecin l'avait déclaré mort. – Pendant et après ses funérailles, il avait constamment eu l'impression de flotter au-dessus de sa tombe. C'était son âme – affirmait-il – qui était prête pour un voyage interrompu par l'apparition du bokor (*ou wijman*), le sorcier haïtien, et de ses acolytes.

Il ne savait plus depuis combien de temps il gisait dans la tombe lorsqu'ils arrivèrent. Il pensa : « Trois jours environ. » Ils l'avaient appelé par son nom et la terre s'était ouverte. Il avait entendu des tambours – un son sourd et vibrant. Puis il avait entendu le chant du bokor. Il pouvait à peine voir ; ils l'avaient saisi et le frappaient avec un fouet en sisal.

Ils l'avaient ensuite ligoté et bâillonné. Deux hommes l'emportèrent à pied. Ils marchèrent vers le nord pendant une bonne partie de la nuit, jusqu'à rencontrer un autre groupe de personnes qui avaient recueilli Narcisse.

« Ils marchaient la nuit et se cachaient le jour. C'est ainsi qu'il passa d'un groupe à l'autre, jusqu'à arriver dans la plantation de canne à sucre qui allait être sa demeure pendant deux ans. » (Oc., p. 65 et suiv.). Cf. aussi oc., p. 85 et suiv.

Ceci conclut le premier exemple.

2. *Francina Illeus* (« *Ti Femme* »).

Déclarée décédée le 23 février 1976, à l'âge de trente ans. Décès constaté officiellement par un officier de justice. – En avril 1979, des agriculteurs du marché d'Ennery l'avaient aperçue errant et avaient remarqué qu'elle était comme « un zombie ». Ces agriculteurs appartenaient à la mission baptiste de

Passereine et l'avaient signalée à Jay Ausherman, le responsable américain de la mission. Ce dernier se rendit à Ennery et trouva Francina, émaciée, assise par terre sur le marché, les doigts plaqués devant le visage.

ER51

Le juge d'Ennery, ne sachant que faire d'une personne « décédée selon la loi », accepta volontiers de la confier aux soins de Jay Ausherman. Celui-ci la confia au psychiatre Lamarque Douyon (1961 : Centre de Psychiatrie et Neurologie).

À cette époque, elle était malnutrie, muette et pessimiste. Pendant trois ans, Douyon avait tenté de stimuler sa guérison par l'hypnose et l'anesthésie. Pourtant, ses capacités restaient minimales. Son regard demeurait fixé sur l'infini. Chaque geste témoignait de l'effort qu'il lui coûtait. Elle parlait désormais, mais doucement, d'une voix aiguë et fluette, et seulement lorsque Douyon l'y incitait légèrement.

Les symptômes pré-fatals.

Que ressentent les personnes zombifiées quelque temps après l'« attaque » dont elles sont victimes ? « Au moment de sa mort présumée, Narcisse souffrait de troubles digestifs, d'un œdème pulmonaire, d'urémie (intoxication due à l'accumulation de déchets dans le sang qui sont normalement éliminés par l'urine), d'hypothermie, d'une perte de poids rapide et d'une hypertension artérielle. » (Oc, 134 ; 63, 118).

-- Honnêtement : « à tuer » !

Par ailleurs, il arrive que les Japonais consomment du fugu (poisson-ballon), ce qui peut provoquer une intoxication. Davis note que l'intoxication à la tétródotoxine associée à ce poisson présente « pratiquement tous » les mêmes symptômes que ceux liés à la zombification.

Expérience de mort imminente autoscopique.

Oc., p. 156 et suiv. — « Il avait constamment l'impression de flotter au-dessus de son corps. Lorsqu'on l'enterra dans le cimetière, il continua de flotter au-dessus de la pierre tombale, conscient de ce qui se passait. Il était serein. Il n'avait pas peur. Il sentait que son âme était sur le point d'entreprendre un long voyage. Et son âme voyagea bel et bien — affirmait-il — et fit de longs voyages à travers le pays — des voyages intemporels, irréels et pourtant si réels. »

Ses voyages se déroulaient dans une multitude de dimensions, et pourtant, ils le ramenaient toujours à la tombe. Il avait complètement perdu la notion du temps : sa tombe était le seul axe autour duquel gravitait son existence. C'est également le cas lors d'un empoisonnement à la tétrodotoxine !

Au passage : « autoscopie » signifie « se voir soi-même (son corps et ce qu'on en fait) comme une expérience hors du corps (l'âme) ». – Comme on le sait, cela arrive fréquemment chez les patients qui ont subi une intervention chirurgicale et qui reprennent conscience après un tel voyage intérieur et racontent tout.

ER52

Le mythe d'Er.

Platon, Politeia x (614 et suiv.). -- La dernière partie de la *Politeia* de Platon raconte un mythe orphique-pythagoricien, librement adapté par lui-même, sur l'au-delà.

L'histoire d'Er, le Pamphylien, un homme au caractère bien trempé. Il trouva la mort au combat. Dix jours plus tard, lorsque l'on dégagea sa dépouille, déjà en décomposition, la sienne était encore intacte. On la ramena chez lui pour l'enterrer. Mais, le douzième jour, alors qu'elle reposait sur le bûcher, Er revint à la vie.

Lorsqu'il eut pleinement recouvré ses esprits, il raconta ce qu'il avait vu dans l'au-delà. Dès que — dit-il — son âme avait quitté le corps, elle avait voyagé avec beaucoup d'autres (...) ».

Note : On constate que la tradition orphique-pythagoricienne antique connaissait des phénomènes qui présentent une ressemblance frappante avec ce que décrivent les zombies. — Cf. *R. Baccou, trad., Platon, République, Paris, 1966, 379.*

Autres témoignages.

Les Esquimaux, comme de nombreux Indiens, Samoyèdes et Finlandais, affirment que chaque être vivant, voire même chaque objet, possède un fantôme subtil (image) — « une ressemblance immatérielle » —. — Ainsi littéralement *H. von Glasenapp, De niet-Christelijke godsdiensten*, Antw./Utr., 1967, 225.

Note : L'« image qui accompagne » n'est pas l'âme, mais plutôt ce qui est « rayonné » par la réalité génératrice d'images et qui est « vu » ou « ressenti » par les êtres sensibles et ceux qui « voient » (les personnes dotées de dons mystiques). Ainsi, l'âme subtile elle-même, à sa manière, émet une image.

Note – Démocrite d'Abdère (-460/-370 ; atomiste), qui proclamait une doctrine similaire : les êtres extraterrestres, par exemple, émettent des « eidola », des images, qui sont souvent perçues par les humains. — Cf. W. Röd, *Die Philosophie der Antike, 1 (Von Thales bis Demokrit)*, Munich, Beck, 1976, 193.

Voilà qui remet en question la perceptibilité de l'âme, élément central de l'état d'enfouissement des zombies.

Note : On peut aussi induire consciemment une expérience hors du corps : Carlo Ginzburg, *De Benandanti (Sorcellerie et rites de fertilité aux XVIe et XVIIe siècles)*, Amsterdam, Bakker, 1986, notamment p. 41 et suivantes.

Les Benandanti et les sorcières (qu'ils combattent) quittent tous deux leur corps — pour voyager (vers des rassemblements), après s'être enduits d'« onguents et d'huiles » juste avant de s'endormir, et pour continuer à vivre — et raconter des histoires à ce sujet.

ER53

L'existence zombie.

Oc, 154 et suiv. -- « La métamorphose de Clairvius, d'homme en zombie, était un exemple très particulier de mort vaudou. -- Par l'incantation d'un sorcier, un long processus était mis en branle, au cours duquel les plus grandes peurs de la victime étaient exploitées et la croyance de la communauté qui renforçait cette peur était mobilisée jusqu'à ce que, finalement, la mort survienne. »

Aux yeux des paysans haïtiens, Narcisse était bel et bien mort, et ce qui avait été miraculeusement exhumé n'était plus un être humain. – À l'instar de nombreux sorciers à travers le monde, le bokor qui avait ourdi son destin funeste disposait d'un accessoire – en l'occurrence, un poison ingénieux (...). Pourtant, ce n'est finalement pas la poudre qui scella le sort de Narcisse, mais son propre cerveau.

Note : Dans ce texte, Davis souligne l'influence des idées concernant la magie, le vaudou et les zombies, répandues au sein du groupe.

Pour Narcisse, un zombie était un être sans volonté, résidant à la frontière du monde naturel – un être incapable de s'exprimer ni comme un esprit ni comme un être humain. Les zombies ne parlent pas ; ils ne peuvent prendre soin d'eux-mêmes et ignorent même leur propre nom. Leur destin est l'esclavage. (...) Un destin (...) littéralement pire que la mort : la perte de la liberté physique qu'implique l'esclavage, et le sacrifice de l'autonomie personnelle (de l'indépendance) qui résulte de la perte d'identité. (...)

Et, pour épargner au défunt un sort aussi atroce, les proches du défunt mutilent parfois, à contrecœur, le corps (*pensez* au clou qu'ils enfoncent dans le bois du cercueil pour l'achever définitivement) s'ils soupçonnent un acte malhonnête. À moins, bien sûr, que la famille elle-même ne soit impliquée dans la zombification.

Remarque : Il semblerait qu'après l'excavation, le zombie soit toujours « un être vivant » mais « n'est plus lui-même » (perte d'identité), tout en restant économiquement utile pour les tâches routinières – les travaux les plus simples, par exemple chez un agriculteur. – « Et pourtant : compte tenu de la disponibilité d'une main-d'œuvre bon marché, il ne semble y avoir aucun motif économique justifiant la création d'une main-d'œuvre sous-payée ».

Remarque : Autrement dit, Davis laisse entendre que la raison de la zombification se trouve ailleurs. Elle n'est pas d'ordre économique.

ER54

L'hypothèse de Zora Neale Hurston, Dis à mon cheval (1939).

Dans une monographie de Melville Herskoville sur la société vaudou, elle lut que, dans la vallée de Mirebalais, existaient des sociétés secrètes – pensez, par exemple, à nos « loges » – qui terrorisaient la population locale. Selon Herskoville, expert reconnu de l'Afrique, ces sociétés secrètes employaient des méthodes qui rappelaient celles des Zangbeto, une société secrète qu'il connaissait du Dahomey (devenu le Bénin en 1975, en Afrique de l'Ouest).

Les sociétés haïtiennes étaient si inaccessibles que Herskovits n'avait découvert que les noms de deux d'entre elles avec la plus grande difficulté, à savoir « bisago » (qui rappelle « bizango », le nom d'une société secrète) et « les Cochons sans Poils ».

Hurston était une jeune ethnologue afro-américaine, née dans un village entièrement noir de Floride, ce qui lui conférait une profonde connaissance des racines de sa culture noire. De ce fait, elle a pu mener des recherches de terrain dans le Sud profond des États-Unis, notamment par l'observation participante.

Elle se rendit également en Haïti. Elle appliqua la même méthode, mais avec un succès très limité. « Selon ses informateurs, les sociétés secrètes haïtiennes se réunissaient en secret la nuit, convoquées par un tambour aigu spécial. Les membres se reconnaissaient grâce à des salutations ritualisées apprises lors de leur initiation et grâce à leurs papiers d'identité (passeports) (...) (Oc, 239).

Malgré sa méthode africaine, Hurston n'a pas découvert que ce sont ces sociétés secrètes qui perpétuent la zombification. Mais ses recherches l'ont mise sur la bonne voie.

En 1976, Michel Laguerre, un jeune anthropologue haïtien, parvint à vérifier l'hypothèse de Hurston. Plusieurs agriculteurs, invités à devenir membres, s'étaient convertis au protestantisme : ils osèrent parler ! Ils affirmèrent : des sociétés secrètes existent dans tout Haïti, chacune avec un territoire précisément délimité.

Noms : Zobop, Bizango, Vlinbindingue, San Poel, Mandingue et Macandal. L'invitation et l'initiation étaient les conditions d'adhésion. Hommes et femmes en faisaient partie. C'était une organisation autoritaire. Mais, contrairement à ce que pensait Hurston, ces sociétés n'étaient pas criminelles.

ER55

Au contraire : elles étaient la conscience par excellence de la population paysanne, une structure plus ou moins politique au sein de la communauté vaudou. Leur mission première était la protection de cette dernière. – « À l'instar des sociétés secrètes d'Afrique de l'Ouest, les sociétés haïtiennes étaient, aux yeux de Laguerre, les principaux arbitres en matière de culture » (Oc, 242).

Note – Dans le même esprit , K. Pfund écrit dans **Ich, Waibadi, Regenmacher, Zauberer und König **, **Kreuzlingen**, 1982, p. 72 et suiv. : les magiciens sont en grande partie responsables du bien-être de la société. Ils

veillent au maintien de l'ordre tribal, notamment en assurant la subsistance des faibles, des personnes âgées et des infirmes. Ils exercent les fonctions de policier, de juge et de punisseur dans une société qui... ne connaît pas de prisons. Ils sont le pilier des individus dans leur travail. Les cérémonies religieuses invoquent l'aide des esprits.

Le fossé culturel.

Nous l'avons déjà dit : le prémoderne et le moderne sont séparés par un gouffre.

a. La population rurale, par exemple, considérait la zombification comme tout sauf un crime ; bien au contraire. Pour certains groupes reconnus, il s'agissait d'une sanction sociale infligée en réponse à une transgression.

b. Les principales autorités médicales et l'élite occidentale considéraient la zombification comme un crime qu'il fallait éradiquer. – « Il ne faisait aucun doute qu'en Afrique de l'Ouest, les instances judiciaires utilisaient des poisons pour punir ceux qui violaient les codes des sociétés secrètes. Hurston avait suggéré la possibilité que les sociétés secrètes d'Haïti appliquent le même type de sanction. » (Oc, 243).

La transgression des limites par Narcisse.

Oc., 155v. – Sur son territoire hérité (lakou), Narcisse fut banni suite à un différend concernant la vente de terres. Son frère, ainsi que toute sa famille, étaient en désaccord avec lui. De nombreuses querelles s'ensuivirent avec ses frères. Il avait amassé de l'argent, mais refusait d'aider sa famille. De plus, il avait eu des liaisons avec de nombreuses femmes (selon sa sœur, Angelina Narcisse ; Oc., 88v.).

Son frère l'avait « vendu » au bokor. -- Une telle chose consiste à transgresser les « tabous », et - en grec ancien - l'« hubris », la transgression (voir oc, 289, où une liste de sept tabous est donnée : gain excessif, vol de la femme d'un autre homme, manque de respect envers les égaux, proférer des calomnies, etc.).

ER56

'Tabou'

À l'origine « tapu » (Pacifique Sud). -- Depuis Totem et Tabou de Freud, un concept psychologisé circule (dans un stade pré-moral, quelqu'un projette sur autre chose ce qui doit être « évité », découlant d'un conflit intérieur).

rue de la bibliothèque : *Hutton Webster, Le tabou (étude sociologique)*, Paris, 1952. – Tous les domaines de la vie sont protégés par des interdits – les tabous : les esprits, les morts (la mort elle-même), les étrangers, les figures d'autorité, les choses consacrées (temples, tombeaux, objets de culte), les relations sexuelles, la grossesse, la multiplicité des enfants, la séparation des sexes, les aliments, les possessions. – Linguistiquement : « Tu ne feras pas » ou « À éviter ». – Webster distingue deux types principaux : le tabou fondé sur des divinités ou autres, et le tabou « automatique », c'est-à-dire qui existe de lui-même.

Conclusion. – Ce qui est inviolable, ce qui ne doit pas être transgressé, est tabou.

Le contexte religieux.

Davis s'attarde longuement sur les présupposés religieux. – Par exemple, il affirme (cf. 192) que le vaudou est une forme d'animisme. L'animisme signifie généralement « croyance en l'âme et les esprits ». Le vaudou possède une doctrine des esprits et une doctrine de l'âme plus développées.

Les « loas » (prononcé : lwa) ou esprits — divinités, si vous voulez — sont nombreux et fonctionnels (Usener) : Ogoun est le loa du feu, Agwe le loa de la mer. Erzulie est le loa de l'amour et de la passion. Ghede est le loa des morts. Edm.

L'âme est multiple :

l'âme est l'âme dans la mesure où elle fonde le corps biologique (après la mort, elle pénètre lentement dans les organismes de la terre) ;

z' étoile est l'âme dans la mesure où elle est le vestige d'une vie antérieure en tant qu'étoile porte-bonheur, dans les cieux élevés ;

ti bon ange est l'âme dans la mesure où elle est la source de l'individualité (volonté, caractère) ;

L'âme est d'un grand bien dans la mesure où elle se baigne dans l'énergie cosmique totale.

Le Ti Bon Ange est la cible de la magie. Cela se comprend d'autant plus qu'il s'en va facilement (par exemple, pendant le sommeil, dans les rêves ; ou après une frayeur soudaine, lorsqu'on se sent « vide »). Surtout lors d'un état d'ivresse ou de « transe », lorsqu'un loa pénètre dans le pratiquant du vaudou, le Ti Bon Ange (ce que nous appelons l'âme individuelle) est rendu inactif.

D'où le soin extrême apporté à protéger le ti bon ange contre la magie (noire). La zombification est liée à l'isolement du ti bon ange par le bokor.

ER57

L'évasion de Narcisse.

Oc, 86v.. -- Narcisse expliqua qu'il avait été vendu à un bokor nommé Josef Jean, qui le retenait prisonnier dans une plantation. Avec de nombreux autres zombies, il y avait peiné comme journalier du lever au coucher du soleil. Leur seul répit était le repas quotidien : ils mangeaient de la nourriture paysanne ordinaire, si bien qu'il n'était absolument pas question de sel (*note* : à Haïti, le sel est un vecteur de révélation en matière occulte).

Sa « libération » fut due au hasard : un prisonnier avait refusé de s'alimenter pendant plusieurs jours ; il avait été battu à plusieurs reprises pour rébellion. Alors qu'il était de nouveau roué de coups, le zombie parvint à s'emparer d'une houe avec laquelle, dans un accès de rage, il tua le bokor.

Après la mort de leur « maître », les zombies se dispersèrent dans toutes les directions. Libéré, Narcisse demeura des années durant dans le nord, puis s'installa dans le sud, où il vécut huit ans. N'osant retourner à son village – par crainte pour son frère –, il écrivit de nombreuses lettres à sa famille, restées sans réponse. Jusqu'à ce qu'il apprenne la mort de son frère. La communauté fut sous le choc à son retour. Les villageois le raillèrent. Pour le protéger, les autorités l'emprisonnèrent. C'est alors que le docteur Lamarque Douyon l'admit dans sa clinique privée. Cf. *R 51* .

Note - Contrairement à la méthode utilisée dans les îles Trobriand, où il n'y a pas de prison, le système bokor équivaut à une forme de travail forcé.

La poudre zombie.

Rue de la bibliothèque : Cedos, Département des enquêtes criminelles. -- *Rebondissement dans l'affaire de la poudre à zombies* , dans : *Journal de Genève* 06.03,1989.--

1983 : Davis obtient la poudre magique des mains de cinq « magiciens ». Elle contient des os broyés d'un enfant exhumé, des minéraux, des plantes et des bestioles (crapaud, tétrodon (= poisson-globe)).

1986 : Certains spécialistes ne trouvent « rien » ; d'autres n'osent rien publier. Jusqu'à ce que le docteur Rivier (Lausanne) découvre que, si la poudre

n'est pas traitée à l'eau, elle contient de petits fragments de minéraux coupants qui ouvrent la peau et permettent au poison (TTX = tétrodotoxine) de pénétrer dans le sang.

ER58

13. Dynamique de groupe biblique (58/61)

dans *R 04*. -- Nous allons maintenant le développer quelque peu. -- Au lieu de théoriser, nous prenons des situations pour les éclairer brièvement d'un point de vue théorique.

Par exemple, *Matthieu 2:1/8* (*Cueillette d'épis de blé le jour du sabbat*) : À cette époque, Jésus traversait les champs de la moisson un jour de sabbat. Ses disciples avaient faim ; ils s'assirent donc pour cueillir des épis de blé et en mangèrent.

Les pharisiens remarquèrent cela et dirent : « Regardez, vos disciples font ce qui est interdit le jour du sabbat ! » Mais Jésus répondit : « N'avez-vous pas lu ce que fit David lorsqu'il eut faim avec sa suite ? Comment il entra dans la maison de Dieu et comment ils mangèrent les pains de proposition, que ni lui ni sa suite n'étaient autorisés à manger, mais seulement les prêtres. Ou n'avez-vous pas lu dans la loi que, pendant le sabbat, ce sont précisément les prêtres, dans le temple, qui violent le repos du sabbat sans être coupables ? Et je vous le dis : celui-ci est plus grand que le temple. Si vous aviez vraiment compris ce que signifie : "Je désire la miséricorde, et non les sacrifices", vous n'auriez pas condamné l'innocent. Car le Fils de l'homme est le maître du sabbat. »

Comme le souligne à juste titre *la Bible de Jérusalem* : ce n'est pas la cueillette des épis de blé, mais bien le « travail » du jour du sabbat qui, selon une interprétation possible d' *Exode 34:21* , était interdit par la casuistique juive (interprétation des cas moraux). Jésus, qui se comporte comme « le Fils de l'homme » – c'est-à-dire comme celui qui manifeste le comportement d'un être humain (et non, comme le dit le prophète Daniel, le comportement des animaux) – et qui sait qu'après son humiliation, il sera glorifié, agit déjà, avant même que cette glorification ne soit pleinement présente, comme « le Seigneur du sabbat ».

Note – Ce qui nous rappelle *Actes 17:31* : « Voici, Dieu ferme les yeux sur les temps de l'ignorance. Il fait maintenant savoir à tous, partout, qu'ils sont appelés à la repentance, car il a fixé un jour où l'univers sera jugé avec justice,

par un homme qu'il a prédestiné à cela. Preuve en est donnée à tous : il l'a ressuscité des morts. »

Note -- Autrement dit : la culture juive de cette époque avait son propre système de valeurs, de normes, d'idéaux et d'attentes que Jésus remplace apparemment par un autre système de valeurs, d'idéaux, de normes et d'attentes, -- du moins en partie.

ER59

Note – Relisez *R 56* (*tabou*). – L'interprétation excessivement stricte du repos du sabbat – qui persiste encore aujourd'hui chez les Juifs « orthodoxes » (croyants pratiquants) : appuyer sur un contact électrique le samedi, par exemple, est considéré comme un « péché » – illustre parfaitement la conception biblique typique des tabous. Une conception tout aussi rigide et étriquée que chez les « Gentils ».

Note – Comme saint Paul l'insinue clairement *en Galates 4:3* : « Nous aussi, dans notre immaturité, nous étions soumis aux “éléments du monde”. » Selon *la Bible de Jérusalem*, les « éléments du monde » désignent tout ce qui préfigure l'ordre terrestre dont le système de valeurs de la Loi juive est une application – un système de valeurs qui préfigure des esprits extraterrestres (cf. *KF – RH 45* [*esprits ancestraux*] ; *56* [*doctrine des esprits*]), généralement appelés « anges » dans le langage biblique, qui, par le biais de la Loi (*Galates 3:19*), ont tenté de maintenir l'univers sous leur emprise au nom du judaïsme. Ce qui, en fin de compte, n'était qu'une volonté de puissance. Jésus, en tant que juge suprême, comme nous l'avons vu, annonce la fin des temps pour briser cette volonté de contrôle.

Un deuxième échantillon .

Jean 8:2/11. — La femme adultère. — À l'aube, Jésus était de nouveau au temple. Tout le peuple vint à lui. Il s'assit et enseigna. — Or, les scribes et les pharisiens amenèrent une femme surprise en flagrant délit d'adultère et les placèrent au milieu d'eux. — Ils dirent à Jésus : « Maître, cette femme a été surprise en flagrant délit d'adultère. Or, dans la Loi, Moïse nous a prescrit de lapider de telles femmes. Toi, que dis-tu ? »

Ils disaient cela pour mettre Jésus à l'épreuve et le déclarer coupable. — Mais Jésus se baissa pour écrire sur le sol avec son doigt. Ils insistèrent. Alors Jésus se redressa et dit : « Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre ! »

Jésus se baissa de nouveau et écrivit sur le sol. À ces mots, ils s'en allèrent un à un, en commençant par les plus âgés.

Il resta seul avec la femme toujours entourée. Jésus se redressa et dit : « Femme, où sont-ils ? Personne ne t'a condamnée ? » Elle : « Personne, Seigneur. » – Jésus : « Moi non plus, je ne te condamne pas. Va libre, sans te livrer au péché. »

ER60

Note:

a. Le tabou, une fois de plus signe des éléments cosmiques qui poussent la casuistique à l'extrême et imposent ainsi sans cesse la culpabilité, est ici considérablement plus « inviolable » que celui du repos du sabbat.

b. Puisque Jésus se positionne comme un déviant – notamment par rapport au système de valeurs –, on cherche à le prendre en flagrant délit de « déviation coupable ». À le bannir. – Voilà la dynamique de groupe éternelle !

Troisième échantillon.

Luc 7:36 et suivants – L'onction par un pécheur. Selon les exégètes, seul Luc, le médecin grec, relate cet événement. En voici l'essentiel.

Un pharisien invite Jésus à dîner. « Voilà une femme qui, dans la ville, avait la réputation d'être une pécheresse ! » Elle avait avec elle un petit flacon de parfum. « Les yeux remplis de larmes, elle le suivit jusqu'à ses pieds. Elle se mit à pleurer, et ses larmes tombèrent sur les pieds de Jésus. Mais elle les essuya avec ses cheveux, couvrit ses pieds de baisers et les oignit de parfum. »

Quand le pharisien (...) vit cela, il se dit en lui-même : « Si cet homme était un prophète, il saurait qui est cette femme qui le touche et ce qu'elle est : une pécheresse ! »

Mais Jésus (...) : « Simon, j'ai quelque chose à te dire. (...) » La suite est connue : Jésus pardonne ses péchés, ce qui implique que, du point de vue de la morale des derniers temps et de sa position de juge, elle aime bien plus que le pharisien en vue. — Ce que les personnes présentes perçoivent comme une transgression : « Qui est-il pour oser pardonner les péchés ? »

Note-- G. van Rad, *Theologie des Alten Testaments, I (Die Theologie der geschichtlichen Ueberlieferungen Israëls)*, Munich, Kaiser, 1961, 428, nous dit – avec Jérémie 18/19 – que la loi caractérise le sacerdoce, où la parole caractérise la prophétie et la perspicacité caractérise la sagesse.

Nous avons d'emblée trois types de textes. Dans sa **Théologie de l'Ancien Testament, tome II (*Théologie des prophéties d'Israël*)**, Munich, 1961, p. 314 et suivantes, le fin connaisseur qu'est von Rad développe longuement un quatrième type de texte : le genre apocalyptique. Un genre d'écriture (et de parole) qui s'affirme de plus en plus à partir du prophète Daniel. – Or, l'une des caractéristiques, concrètement parlant, d'un apocalypticien est la clairvoyance (don de divination).

ER61

Ce que les autres perçoivent comme « mystérieux » ou même « bizarre » est, pour celui qui révèle (« apo.kalupsis » signifie littéralement « révélation (de ce qui est voilé, occulte, caché) »), « clair » - transparent.

Et en effet : « Jésus ne leur faisait pas confiance parce qu'il les connaissait tous et parce qu'il n'avait besoin de personne pour lui donner des informations sur qui que ce soit, car il savait lui-même très bien ce qui se passait dans les gens. » (*Jean 2:24/25*).

Saint Jean est donc très clair : Jésus, en tant que juge des vivants et des morts, était doté d'un don particulier : il voyait clair dans le jeu des gens, comme tous les bons voyants. Il est frappant de constater que saint Jean insiste sur la méfiance : « Or, pendant qu'il était à Jérusalem, lors de la Pâque, beaucoup crurent en son nom, à la vue des signes qu'il accomplissait. » (*Jean 2, 23*). Autrement dit : c'est précisément pour cela que son « succès » a été mis en avant ! (cf. *Jean 9, 39/41*). Le succès est aisément suspect dans un contexte apocalyptique. Jésus n'était donc nullement naïf lorsqu'il juge – prononce un jugement – sur le repos du sabbat, sur la femme adultère ou sur la femme au flacon de parfum.

L'exil.

Après ces trois petits exemples – l'Évangile en regorge –, une chose est claire : les présupposés de Jésus, aussi traditionnels soient-ils (à première vue), ne sont que partiellement les mêmes que ceux de son milieu juif. Qui plus est : il agit simultanément en parfaite cohérence avec ces présupposés !

– Ce qui visait précisément à provoquer le conflit, car il touchait parfois à des questions fondamentales.

La Pâque et la fête des Pains sans levain devaient avoir lieu deux jours plus tard. Les grands prêtres et les scribes complotèrent pour arrêter Jésus et le tuer. Ils se disaient : « Pas au milieu des festivités ! De peur qu'il n'y ait un tumulte parmi le peuple ! » (*Marc 14, 1-2*). – Si Matthieu dit vrai, alors Jésus le savait sans qu'on le lui ait dit (*Jean 2, 24 et suivants*).

« Il dit aux disciples : La Pâque, vous le savez, arrive dans deux jours. Le Fils de l'homme (*R 58*) sera alors livré pour être crucifié. » (*Mt 26, 1/2*).

Luc (22, 3 et suivants) : « Satan entra en Judas Iscariote, l'un des Douze. Il alla consulter les chefs des prêtres et les intendants pour savoir comment il devait le leur livrer. » – Comme toujours dans ce monde : la trahison !

ER62

14. Sommaire et remarques finales (62)

Table des matières 1992/1993 0. -- Rhétorique (01) – La culture est constituée de valeurs (objectifs, idéaux, normes et attentes). La philosophie de la culture (FC) en est l'étude. – La rhétorique étudie la pratique des valeurs (formation à la sensibilité), principalement par la maîtrise du langage, mais aussi dans la pratique (par exemple, par l'exclusion du « groupe »). Nous désignons cela par ER. – Deux sciences humaines comme point de départ : a. la dynamique des groupes (Dewey, Lewin), b. l'analyse institutionnelle (critique sociale).

1. Rhétorique.	ER01
2. Lavage de cerveau marxiste-léniniste	ER02-ER06
2. Lavage de cerveau communiste des prisonniers de guerre	ER07-ER08
3. Groupes occidentaux	ER09 -ER14
4. Groupes occidentaux	ER15 -ER17
5. Groupes occidentaux (précisions).	ER18 - ER21
6. Groupes occidentaux (précisions).	ER22 - ER25
7. Groupes Bhagwan	ER26-
ER35	
8. Le groupe mythologique	ER36-ER40
9. Le groupe mythologique (explication).	ER41-ER43
10. Modèle ethno-religieux de la dynamique de groupe	ER44-
ER48	
11. Zombification	ER49-ER57

Après l'étude de ces douze chapitres, il apparaît clairement que la culture est indissociable de la communauté : les valeurs ne sont pas défendues par une seule personne, mais par plusieurs. Les études culturelles relèvent donc toujours de la sociologie. Mais il est également évident que les valeurs constituent l'âme elle-même – comme Platon, à la suite de Socrate, l'a très clairement affirmé –, de sorte que l'étude de la culture est invariablement de la psychologie.

Derrière ces deux prétendues sciences humaines – la dynamique des groupes et la critique sociale – se cache une structure tripartite : l'individu / le groupe (communauté) / la culture. – L'étude de ces trois éléments intimement liés est au cœur de ces douze chapitres – présentés sous forme d'exemples, afin de ne pas alourdir la tâche des débutants.

Les Anciens, parfois si méprisés au nom des sciences humaines, nommaient cette triade « éthique/politique ». L'éthique, dans la mesure où l'individu, le groupe et les valeurs doivent correspondre à la conscience – que sont l'individu, la communauté et la « valeur » sans conscience ? –. La politique, dans la mesure où tout cela se déroulait au sein de la « polis » – la cité-État –, ce « groupe » à très petite échelle de l'Antiquité. Ce qui reste pertinent aujourd'hui.